Compte rendu de *Kanak. L'art est une parole*, de Roger Boulay et Emmanuel Kasarhérou (éds)

Gilles Bounoure

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jso/7179>

DOI : 10.4000/jso.7179

ISSN : 1760-7256

Éditeur

Société des océanistes

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2014

Pagination : 272-274

ISBN : 978-2-85430-118-2

ISSN : 0300-953x

Référence électronique

Gilles Bounoure, « Compte rendu de *Kanak. L'art est une parole*, de Roger Boulay et Emmanuel Kasarhérou (éds) », *Journal de la Société des Océanistes* [En ligne], 138-139 | 2014, mis en ligne le 30 novembre 2014, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/jso/7179> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/jso.7179>

COMPTES RENDUS

GOVOR Elena, 2010. *Twelve days at Nuku Hiva. Russian Encounters and Mutiny in the South Pacific*, Honolulu, University of Hawai'i Press, xi + 301 p., bibliogr., index, 50 ill. noir et blanc.

Elena Govor, d'origine russe, est docteur et *Research fellow* de la *School of Culture, History and Language* du *College of Asia and the Pacific* à la *Research School of Pacific and Asian Studies* de l'*Australian National University* de Canberra. Ses travaux ont tout particulièrement porté

sur les navigateurs et émigrés russes dans le Pacifique, notamment en Australie, et des aspects particuliers de ces rencontres comme le tatouage et les études de naturalistes. Ils sont fortement étayés par ses recherches dans les archives et collections. Elle mit à profit sa formation et ses nombreux contacts avec archivistes, conservateurs, historiens et historiens d'art, ou anthropologues, pour ses travaux sur le tatouage et rassembler puis étudier, avec un rare souci d'exactitude et du détail, les nombreux témoignages provenant de la première expédition russe autour du monde. Ils nous valent cet ouvrage exceptionnel, cocktail passionnant où sont associés à l'intérêt ethno-historique du sujet, les composants de la mission et de son déroulement.

Si le titre laisse augurer d'une étude à échelle microscopique tant par la durée du séjour (douze jours, ce qui est plutôt long pour une escale aux Marquises), que le cadre géographique : une île Nuku Hiva, sur les six habitées que compte l'archipel, l'étude va bien au-delà. Au fil des pages, des univers parallèles d'une immense richesse et d'une grande complexité fournissent les éléments d'un scénario digne d'un roman d'aventure, agréable à lire. S'y entremêlent science, sagesse et rigueur, rêves exotiques et de grandeur, affrontements de personnalités, collectes, menace de mutinerie, l'érotisme né du voyage et de corps d'une beauté sauvage et

tatoués, une déesse très humaine, un français et un anglais en parfaite opposition devenant d'utiles intermédiaires, un aristocrate fantasque le comte Fedor Tolstoï et son singe, l'aube de désillusions... pour finir par un succès, celui de ce tour du monde et de la maîtrise de son commandant A.J. von Krusenstern à maintenir un objectif encore largement inspiré par l'esprit des Lumières.

Au final, cette brillante étude aboutit à un ouvrage original de grande valeur. Il livre non seulement de précieux approfondissements sur des témoignages essentiels, pour beaucoup méconnus, concernant les Marquises et les Marquisiens, ce qui est rare, le Pacifique et ce type d'expédition, mais il offre aussi une unique occasion de saisir les multiples facettes de regards portés entre mondes très dissemblables. Sous nos yeux évoluent les éléments d'un kaléidoscope fait de l'intérêt et de l'exotisme des rencontres dans les baies de Taiohae et Hakau, mais aussi de la composition même de l'expédition et de sa mission qui s'avère être double, au minimum, exploratoire et diplomatique.

Le voyage est organisé dans l'esprit des expéditions scientifiques du XVIII^e siècle afin de contribuer à la connaissance de nouveaux mondes pour la gloire d'un Empire et celle de ceux qui y participent. Il doit collecter le plus d'informations possible et une solide équipe de savants vient l'épauler : K. Espenberg, J.K. Horner, G. Tilesius, G.H. von Langsdorff, F.K. Brykin auxquels il faut ajouter un artiste officiel membre de la suite de Rezanov, S. Kurliandtsev, de même que le moine Gédéon prêtre orthodoxe. Ce qui permet de redécouvrir la diversité, le cosmopolitisme et le fonctionnement de l'empire russe : le rôle important des « barons baltes » et des allemands en général, leur intégration à l'empire, l'essor commercial lié aux fourrures et celui des intérêts russes dans le Pacifique, du Japon à l'Alaska et îles Aléoutiennes, avec le rôle du diplomate N. Rezanov, de sa suite à bord, et de la RAC « *Russian-American Company* » prenant en charge navires et approvisionnement, tout en effleurant le prélude des contacts russes à Hawai'i, O'ahu et Kaua'i, alors que Kamehameha n'a pas

encore complètement assis son pouvoir... Il nous est ainsi donné d'approcher, en plein Pacifique, l'aube des nationalismes et du développement colonial et commercial occidental.

Ce livre est organisé en trois parties. La première : de Russie à Nuku Hiva, présente la composition des équipages : leurs origines géographiques et sociales, leur formation et leurs fonctions, dont leurs legs à la postérité, mais aussi les effets de cette diversité sur les objectifs, la communication, les attitudes... sans oublier les Marquisiens qui apparaissent dans la deuxième partie. Le hiéromoine Gédéon décrit ainsi le chef Kiatonui se joignant, avec sa suite, aux hommes de corvée d'eau en chantant pendant l'aiguade alors qu'un marin tartare, en musicien ravi, décide de les accompagner à la *volynka*, sa cornemuse traditionnelle ! Le lecteur lui-même jongle, au début, avec la diversité des noms, prénoms et orthographes, ou l'usage conjoint de deux calendriers (jusqu'en 1917), le julien et le grégorien ; le décor est implanté.

Le cœur du récit peut alors se développer. Tout est observé sous un jour différent, le regard n'y est pas fixé, comme souvent, sur la seule exactitude des sources. Les acteurs diffèrent des protagonistes habituels, anglo-saxons ou français, ce qui souligne l'intérêt et l'obligation d'explorer ailleurs. Les sources examinées par E. Govor vont de la Russie à l'Allemagne, de l'Estonie à la Suisse et la France ; sur les deux navires – *Nadezhda* (L'Espoir) et *Neva* – il y a aussi bien des russes que des baltes, des marins tartares et autres, que des pêcheurs japonais !

La deuxième partie : Nuku Hiva, la plus dense est celle qu'attendent, sans être déçus, les personnes intéressées par les Marquises. C'est l'occasion pour l'auteur de présenter, avec talent et finesse, les grands moments de l'escale et l'interaction des groupes entre eux, à bord et sur terre. Réaliser ce que purent être ces rencontres devient possible et prend vie jusqu'à l'épilogue tragique du voyage du *Krotky* (Le Doux) en 1826. Nous vivons les événements, leur évolution, l'ambiance et les réactions aux premiers contacts, les conditions de collecte, les rapports humains dans cette 'Arche de Noé', en pleine effervescence et au bord de l'ébullition, face à un univers rêvé, quasi originel, devenu bien réel où relations et échanges se nouent, se croisent et évoluent vite. Nous saisissons l'influence des lectures précédents le voyage, celle inespérée et loin d'être neutre des intermédiaires Kabris et Ed. Robarts, tout spécialement ce dernier. La plus grande partie de l'ouvrage se trouve ainsi structurée, jour après jour, autour d'épisodes marquants et d'expériences, grandes ou petites, mêlés d'étonnements et initiatives dont les commentaires témoignent de la variété de réaction et de vision de cultures, se connaissant peu qui se rencontrent enfin, brièvement, après

l'avoir rêvé et préparé pour certains. L'esprit d'analyse s'éveille et nous devenons les témoins fascinés du caractère épineux des événements et des décisions, de l'aisance des uns et du bonheur ou de la peur et des calculs d'autres, mais aussi des divergences d'observations, de la fragilité de la situation et de tout témoignage, tout autant que leur caractère irremplaçable. Parmi les plus beaux exemples, fournis par ces navigateurs et savants, se trouve en particulier le tatouage et le cas de celui d'Ed. Robarts ou des dessins japonais figurants des Marquisiens confrontés de façon saisissante à ceux de Langsdorff, Tilesius ou Löwenstern.

Ces pages sont enrichies d'une riche iconographie dont, jusque là, on ne pouvait que rêver. On ne peut que regretter que, pour des questions d'édition, elles soient bien petites, en noir et blanc, et qu'il n'y ait pas cartes. Le tout est secondé par un effort bienvenu pour tenter de resituer les lieux et transposer au mieux les noms cités, grâce à R.C. Suggs. Les textes, pour beaucoup exhumés de l'oubli, sont tissés entre eux au fil des dates et éclairés d'apports tirés d'études anthropologiques, ethnologiques ou archéologiques de R. Linton et G. Denning à N. Thomas et autres ténors, experts d'autres archipels polynésiens comme A. Salmond ou S. Tcherkézoff, associés à de discrètes et judicieuses réflexions de l'auteur ; il sont autant d'invitations à approfondir les sujets défilant au long du séjour.

La troisième partie : de Nuku Hiva en Russie, évoque plus brièvement la fin du voyage assombrie par la 'quasi mutinerie' des derniers jours à Nuku Hiva due à l'ambiguïté de l'attitude des organisateurs eux-mêmes. Du départ à l'escale de Hawaï, la situation tendue sera compliquée par les vents, des mouvements de foule difficiles à cerner et le départ plus ou moins voulu du français Kabris. À l'arrivée au Kamtchatka, elle sera suspendue aux décisions du tsar face aux dissensions. L'épisode décevant de la fin de mission au Japon s'ajoutera aux déconvenues liées au retour décalé des deux navires, entre autres. Les angles de vue traités portent principalement sur la destinée des acteurs et les conséquences de leurs expériences dans une Europe en pleine mutation, en particulier sur la pensée et sur le plan littéraire. La publication des récits de voyage fut suivie de nombreuses réflexions et l'étape marquisienne demeure sans conteste, pour tous, le fleuron de ce premier voyage de circumnavigation russe. Il est l'occasion d'observations irremplaçables pour la connaissance de la société polynésienne, tout particulièrement pour l'archipel et Nuku Hiva, avant les transformations qui n'allaient pas tarder. Celles-ci sautent pratiquement au visage, en 1826, dans l'épilogue : Nuku Hiva revisité. Ce qu'avaient craint quelques capitaines, est l'objet d'un amer constat face à l'introduction

de l'alcool, des armes à feu et de maladies qui semblent déjà à l'œuvre, à Hawaï'i, lorsque les navires de Krusenstern, naviguant encore de conserve, y parviennent à la fin mai ; au point que Kabris, le constatant, refuse de descendre à terre.

Nous n'avons qu'une hâte : que ces pages soient traduites en français, avec l'accord des éditeurs, pour le plus grand intérêt des lecteurs francophones dont en premier lieu les habitants de ces îles, et qu'elles puissent être étoffées de passages sur la vie quotidienne, etc. tels que purent le coucher sur papier les témoins, en donnant la part qui lui revient à l'iconographie, un des pans inappréciables du voyage. Un rêve peut-être sur le point de prendre corps !?

Marie-Noëlle OTTINO-GARANGER,
UMR PALOC, MNHN-IRD Paris

KAUFMANN Christian and Oliver WICK (eds), 2013. *Nukuoro. Sculptures from Micronesia*, Riehen-Munich, Fondation Beyeler-Hirmer Verlag. 280 p., cartes, index, bibliogr., très nomb. ill. en couleur.

La séduction exercée par les sculptures anthropomorphes de Nukuoro, conventionnellement dénommées *tino*, tient pour une large part à l'élégance de leurs volumes simples et puissants et, fait exceptionnel dans les arts océaniques, à

leur absence de regard, les traits du visage ne s'y trouvant que très rarement esquissés. Cela les a fait parfois comparer aux « idoles » des Cyclades, mais contrairement à ces dernières, les exemplaires aujourd'hui connus de *tino* se réduisent à quelques dizaines, dont une poignée seulement susceptible de circuler sur le marché de l'art, aux prix les plus hauts. Les plus vieux ne semblent pas antérieurs à la fin du XVIII^e siècle, ancienneté toute relative empêchant de tableer sur des datations par radiocarbone réellement convaincantes et ouvrant la possibilité aux faussaires de proposer sur le marché des imitations résistant convenablement aux examens usuels. En 2002, le Micronesian Art Institute en proposait des répliques « *approximately 12-18 inches in height* » au prix unitaire de 220 dollars, et quelques contributeurs du présent volume ont eu ensuite l'occasion d'apprécier le savoir-faire des sculpteurs contemporains exposant leurs pièces à Pohnpei ou même à Kapingamarangi, autre enclave polynésienne du sud des États fédérés de Micronésie.

Une *tino* de belle ancienneté ayant été acquise par le grand marchand d'art Ernst Beyeler (1921-2010), également féru d'« arts premiers », la fondation helvétique qui porte son nom avait organisé du 25 janvier au 28 juin 2009 une exposition intitulée « La magie des images », réunissant des pièces d'Afrique, d'Océanie et d'art moderne européen, dont « neuf statuettes *tino aitu* de Nukuoro », rassemblement signalé dans le dossier de presse et qui aurait relevé de l'exploit même de la part des plus grands musées. Pour clore cette exposition, la Fondation Beyeler avait convié plus d'une trentaine de spécialistes, conservateurs ou collectionneurs, à examiner et à discuter ces *tino* en relation avec les autres spécimens de ce corpus réduit. Au terme de plusieurs années de recherches supplémentaires, il en est résulté ce livre qualifiable de grand à tous points de vue, en ce qu'il offre non seulement une documentation photographique et scientifique inédite et de première qualité, des contributions témoignant d'un esprit de collaboration rarement porté à un tel degré d'achèvement, mais surtout un panorama à peu près complet et définitif des questions attachées aux *tino* et à l'ancienne civilisation ayant donné naissance à ces sculptures aux « canons » quasiment sans analogues.

Elles avaient fait l'objet d'un premier recensement en 1994 par l'expert et marchand d'art Bernard de Grunne, qui en présente ici une nouvelle typologie et un « catalogue raisonné » mis à jour (pp. 192-213), faisant passer le corpus de 30 à 37 spécimens, dont 4 présentés comme douteux et un autre, non photographié, comme de type récent. Ces doutes sont formulés, discutés, combattus dans plusieurs contributions dont la confrontation est passionnante. Dans « *A tino aitu figure below the surface* » (pp. 134-143), Christina Hellmich, conservatrice au De Young Museum de San Francisco, développe de nombreux arguments, faisant appel aussi bien à l'histoire qu'à l'imagerie tomographique, en faveur de l'authenticité de la *tino* conservée dans ce musée, qu'avaient aussi soutenue Douglas Newton dans une expertise révélée par ce livre (pp. 258-261) et Roger Neich dans deux articles de 2007 et 2008. L'imagerie tomographique est également au centre de la contribution de Leonie Gärtner, conservatrice au musée ethnologique de Berlin (pp. 266-269), examinant la *tino* de ce musée, évidemment authentique mais réparée. Sans se concentrer exclusivement sur l'objet du De Young Museum qu'elle tient pour « *a late twentieth-century replica* » (p. 161), Adrienne L. Kaeppler (« *New observations on Nukuoro wood sculptures: lost, found, dormant or dubious* », pp. 152-163) expose les raisons, elles aussi nombreuses et variées, de se méfier des spécimens d'origine obscure ou inconnue, si « authentiques » que semblent leur style et leur matériau. Ainsi :

« *taxonomic identification and age determination of the wood from which the Blackburn sculpture (or any other sculpture) was carved provides no clear indication of the age of the sculpture itself.* » (p. 154)

C'est encore ce qui lui fit signaler à Adelaïde de Menil que sur les deux *tino* conservées à la Menil Foundation de Houston, l'une au moins lui semblait « *a late twentieth-century replica* » (p. 157), jugement confirmé plusieurs années après par une expertise de R. Neich reproduite dans ce volume (pp. 262-263). S'agissant de pièces dépassant depuis longtemps le million de dollars sur le marché de l'art, ces discussions seront certainement étudiées de près par les faussaires à venir et leurs possibles « pigeons ».

Les autres contributions de ce volume n'ont pas des enjeux aussi directement « matériels ». Dans leur introduction (pp. 8-15) et leur conclusion (« *A final update on tino aitu carvings, their makers in the western Pacific and their collectors from overseas* », pp. 240-257), C. Kaufmann et O. Wick (conservateur de la Fondation Bayeler avant d'être appelé à Zurich) établissent un « état de la question » avant et après cette réunion de spécialistes ayant donné naissance à ce livre. À l'issue d'une première lecture, on ne regrettera pas de revenir à ces deux textes qui font mesurer les progrès accomplis dans l'intervalle. Philippe Peltier, dans « *Nukuoro and the world of Polynesia* » (pp. 16-21), scrute les analogies, révélatrices d'éventuelles parentés, pouvant rattacher les *tino* à d'autres expressions plastiques de la Polynésie ancienne, Takuu, Samoa, Tonga, Mangaeva surtout. L'article posthume de R. Neich, « *Kawe, the figure carving from Nukuoro, now in Auckland Museum* » (pp. 22-25, à comparer à ce qu'il avait publié antérieurement sur cet objet), ne se contente pas de résumer les circonstances de la collecte de cette sculpture, il ébauche une discussion sur l'évolution rapide du canon des *tino* avant que ne s'imposent les influences européennes à Nukuoro.

La très riche contribution d'Hilke Thode-Arora, « *German sources on Nukuoro and the ancestor statues : Kubary, Jeschke and the Hamburg South Sea Expedition* » (pp. 44-59), offre une introduction indispensable aux annexes historiques livrées par ce volume, « *A contribution to the knowledge on the peoples of the South Seas : Nukuoro (Monteverde Islands)* », traduit du catalogue du musée Godeffroy de 1881 rédigé par Schmeltz et Krause, et « *History of the Nukuoro Islanders (eastern Caroline islands) recorded during several sojourns between 1910 and 1913* », traduit d'un manuscrit inédit de Jeschke conservé au Rautensfeld-Joest Museum de Cologne (pp. 214-239). Elle reproduit aussi de nombreux extraits des publications en allemand du principal ethnographe de l'île, Johann Stanislaus Kubary (1846-1896), qui attendent

d'être traduites dans d'autres langues, de même que ses articles en polonais, tel celui spécifiquement consacré à Nukuoro qu'il publia à Varsovie dans la revue *Ateneum* en 1882. D'autres utiles extraits de Kubary sont également cités par Chr. Kaufmann et O. Wick dans leur conclusion.

L'article de Marion Melk-Koch, conservatrice des collections océaniques et australiennes du musée de Leipzig, « *Objects from an outside world – walking in and out* » (pp. 92-105), mérite une mention spéciale à deux titres au moins. Ce musée fut longtemps dépositaire de cinq *tino*, le plus grand nombre jamais réuni dans une même collection publique, avant qu'un habile marchand américain, épaulé par certaines autorités est-allemandes, ne parvienne à s'en approprier trois, aujourd'hui en mains privées, celle d'E. Beyeler notamment. À côté de trois de ces objets collectés par Kubary en 1877 et d'un autre par un visiteur un peu plus tardif, le cinquième semble avoir appartenu à la collection de Gustav Klemm (1802-1867), acquise à sa mort par une souscription publique pour constituer le fonds du musée saxon créé quelques années plus tard, ce qui fait probablement de cette pièce la première à être entrée dans une collection occidentale. M. Melk-Koch reconstitue aussi précisément que le permettent les archives l'histoire peu banale de ces cinq *tino*. Mais sa connaissance exceptionnelle des civilisations polynésiennes établies au sud de la Micronésie, Tuvalu (anciennement Ellice) particulièrement, lui permet aussi d'avancer de très séduisantes hypothèses sur l'existence de traditions artistiques communes, attestées par des corpus plus ou moins abondants sur certains atolls, disparues sans laisser de vestiges pour d'autres, et susceptibles de reviviscence ailleurs, comme Gerd Koch eut le bonheur de le constater en recueillant en 1961 la seule sculpture connue de Niutao, tardive mais authentique, et dont les analogies de style avec les *tino* de Nukuoro sautent aux yeux.

Si l'on excepte l'absence de tout texte développé de Kubary – suppléé néanmoins par le résumé qu'en ont fait Schmeltz et Krause et par de larges citations de plusieurs contributeurs –, ce volume rassemble, sous une forme adaptée à l'éclat de ces objets, à peu près tout ce que l'on sait ou croit savoir aujourd'hui de ces *tino* et de leurs fonctions cérémonielles, sur lesquelles certains des contributeurs divergent par ailleurs. Très satisfaisant, l'ouvrage l'aurait été encore davantage s'il avait mieux informé les lecteurs du sort de Nukuoro depuis l'entrée de cet atoll dans « l'histoire occidentale » voilà un peu plus de deux siècles. Faute de recherche spécifique, il reproduit par exemple (p. 194) un nom donné par erreur au navire du premier découvreur, « La Pala », commandée par « Juan Baptista Monteverde », alors qu'aucun navire espagnol de l'époque n'a porté un tel nom. Cette dysorthographe n'est pas

imputable à la source principale des historiens maritimes modernes, la *Sydney Gazette* (p. 2) du 8 novembre 1808, ni à l'article anonyme des *Ephemeriden* de Bertuch publiées un an auparavant, ni davantage à un rédacteur antérieur de *La Gazette nationale ou Moniteur universel* présent en Espagne en même temps que les troupes françaises d'occupation et qu'ont recopié ses collègues allemand et australien. On la trouve dès la première annonce signalant la découverte de Monteverde dans la *Gaceta de Madrid*, le 18 juin 1807, reprise seulement le 16 août par le rédacteur français.

Dès 1809, le géographe Espinosa y Tello (tome 2, pp. 19-20) rapportait de source officielle les principales péripéties du « *Viage del primer Piloto Don Juan Bautista Monteverde en 1805 y 1806* », commandant « *la fragata San Rafael de la real Compañía de Filipinas* », avec mission de reconnaître les routes maritimes les plus proches de l'équateur (Nukuoro n'étant qu'à 3° 51' de latitude nord), à la fois pour contourner par le sud les Carolines centrales et pour déjouer les attentes des corsaires ou pirates guettant « les galions de Manille ». Aussi le navire de Monteverde était-il armé en guerre, quoique chargé de marchandises, quand il s'ancre devant Nukuoro le 18 février 1806. Des historiens maritimes contemporains ont établi, soit d'après l'*Archivo general de la nación* (Valdés Lokowsky, 1985 : 72) soit d'après les archives maritimes péruviennes (Leon Saenz, 1998), que ce vaisseau portait alternativement deux noms dont la fréquence est bien attestée dans la flotte espagnole de l'époque. On sait ainsi que la « *fragata San Rafael a. La Palas* » transportant des textiles (« *telas de Asia, ropa, otros efectos* »), partie de Manille le 21 décembre 1805 et passée le 28 avril à San Blas sur la côte mexicaine probablement pour en rassurer les habitants (Pardo Hernandez, 1994), arriva à bon port le 24 août 1806 à Callao. Autant de sources qu'il aurait été utile de vérifier, de recouper et d'approfondir, par exemple parce qu'aucune d'elles ne mentionne le nom prétendument donné par Monteverde à Nukuoro, « *Dunkin Island* » (p. 44).

Ce dernier nom est également inconnu de Morrell (1832, 391-394), qui reproduit la même erreur sur le nom de *La Palas* quand il narre son escale mouvementée au « *Monteverdeson's group* » le 17 mai 1830, peu de temps avant de s'arrêter, le 25, aux îles Carteret (Kilinailau) auxquelles il allait conférer le nom d'« îles du Massacre », résultat de son mépris des insulaires et de son avidité à récolter perles, écailles et holothuries. La méfiance des gens de Nukuoro semble les avoir préservés de cette issue, selon ce récit qui « peut être plus ou moins exact », ainsi qu'ajoutait ironiquement Dumont d'Urville en le résumant (1835, II : 531 ; contrairement à ce qui est affirmé pp. 44 et 192 de *Nukuoro. Sculptures of*

Micronesia, ce dernier n'a pas approché Nukuoro en 1828, d'où son recours au récit de Morrell, également utilisé par Domeny de Rienzi). Morrell se sera néanmoins vengé d'eux en rendant publiques leurs richesses inexploitées (p. 392), avec des termes faits pour ameuter tous les forbans de son gabarit :

« *The bottom of this lagoon is literally covered with the pearl oyster, in a depth of water from three to twenty fathoms; and the surrounding reef abounds with bêche-de-mer of a very superior quality. The hawk's-bill turtle also visits the shores of the islands at certain seasons of the year, for the purpose of laying their eggs and raising their young. Upon all these articles the natives set little or no value.* »

Que cet appel au pillage ait été l'une des sources de la dépopulation de l'atoll constatée dans les années 1870, rien que de probable, mais en attendant des recherches éclairant les périodes grises de l'histoire moderne de Nukuoro, force est de s'en tenir à ce que répètent les éditeurs en conclusion de ce volume à propos de diverses questions concernant les *tino* : « *We are not told* ».

Sur un autre point de première importance aujourd'hui, « *we are told* » et mieux encore, alors que l'ouvrage n'y consacre que ces deux courtes phrases (p. 257) :

« *The current global rise of sea levels threatens to make the very low lying coral islands a prey of the ocean. Apart from helping to curb global warming, we should also learn to respect the sculptures of old as a cultural heritage that as a significance far beyond the local and regional context.* »

Pourtant, l'année même de cette réunion savante à la fondation Beyeler, Francis X. Hezel (2009) faisait part des récents dégâts provoqués à Nukuoro par l'élévation du niveau de l'océan, 90 à 100 % des récoltes de taro perdues en 2007, environ 80 % des récoltes de taro et de fruit à pain perdues en 2008. En mai 2011, devant le forum permanent des Nations unies sur les questions autochtones, le Néo-Guinéen Patrick Yepe Lombaia lançait ce cri d'alarme au nom du « *Pacific Caucus* » :

« *The Indigenous peoples of the Nukuoro Atoll from the Federated States of Micronesia have already lost their water security in this era of climate change. Extreme weather patterns are destroying water security, including droughts, tsunamis, 'King Tides' and typhons. On low-lying islands like Nukuoro, fresh water is already gone and as a result local culture and home life on that island are disappearing. In December of 2008, a one meter tidal wave flooded Nukuoro Atoll. It killed nearly 80% of the fruit trees and taro patches as well as washing away livestock and homes. We recommend that there be funding provided to implement a comprehensive water security program on Nukuoro Atoll. Governments in collaboration with Indigenous peoples must deploy sound*

methods to ensure water security setting examples for other low-lying islands. Failing to address these pressing challenges could result in Nukuoro islanders becoming climate refugees. »

Le « respect des sculptures anciennes » est aujourd'hui admis à peu près de tous, y compris pour ce qu'elles peuvent valoir sur le marché, en monnaie, en prestige ou plus indirectement encore. Telle n'est peut-être pas l'ultime leçon à retenir des *tino*. Ne semblent-elles pas témoigner aussi de réflexions séculaires sur ce que vaut la vie constamment confrontée à la pauvreté des ressources (hormis les perles, les holothuries et autres « trésors » convoités par les Occidentaux) et à la violence des éléments ? Ne doit-on pas reconnaître dans l'énergie de ces statues la manifestation d'une belle volonté de résistance au cours du monde ? Qu'il faille dater leur conception ou leur réalisation de la ravageuse présence occidentale ou de temps plus anciens, elles forcent également le respect pour les gens qui les ont conçues et leurs descendants trop oubliés des gouvernements, qui n'ont visiblement que faire de tels atolls et de leurs habitants. Pour autant que les *tino* « ouvrent le regard », ainsi que conclut ce livre, on ne saurait fermer les yeux sur la situation présente de Nukuoro.

RÉFÉRENCES CITÉES

- BERTUCH F. J. (ed.), 1807 (October). Neue Entdeckung einer Inselgruppe in dem grossen stillen Ocean, *Allgemeine geographische Ephemeriden verfasst von einer Gesellschaft von Gelehrten*, Weimar, im Verlage des Landes-Industrie-Comptoirs 24, 2, pp. 232-234.
- DUMONT D'URVILLE Jules (éd.), 1835. *Voyage pittoresque autour du monde*, Paris, L. Tenré.
- ESPINOSA Y TELLO José, 1809. *Memorias sobre las observaciones que han servido de fundamento a las cartas de la costa N.O. de América* (2^e édition), Madrid, En la Imprenta real.
- Gaceta de Madrid*, 1807 (26 de Junio). Nuevos Descubrimientos en el Mar del Sur 54, pp. 646-647.
- HEZEL Francis X. SJ, 2009 (March). High Water in the Low Atolls, *Micronesian Counselor* 76.
- LEÓN SÁENZ Jorge, 1998. Movimiento marítimo anual por la Costa del Pacífico de Centroamérica, *Diálogos, Revista Electrónica de Historia*, Universidad de Costa Rica.
- MORRELL Benjamin 1832. *A Narrative of Four Voyages to the South Sea, North and South Pacific Ocean, Chinese Sea, Ethiopic and Southern Atlantic Ocean, Indian and Antarctic...*, New York, J. & J. Harper.
- PARDO HERNANDEZ Claudia Patricia, 1994. San Blas y su Relación Con Filipinas, 1790-1820, mémoire de l'Universidad Autónoma Metropolitana, Iztapalapa.
- The Sydney Gazette and New South Wales advertiser*, 1808 (November 6). New discoveries 253.
- UNITED NATIONS PERMANENT FORUM ON INDIGENOUS ISSUES, 2011. Tenth Session – New York 16 – 27 May 2011. Agenda Item 7: Half-day discussion on the right to water and Indigenous peoples. Intervention delivered by Patrick Lombaia on behalf of the Pacific Caucus.
- VALDÉS LOKOWSKY Vera, 1985. Cambios en las relaciones transcíficas: del hispanis mare pacificum al Océano Pacífico como vía de comunicación internacional, *Estudios de Asia y África* xx, 1, pp. 58-81.

Gilles BOUNOURE

LORMÉE Nicolas, Pierre CABALION et Édouard Saikue HNAWIA, 2011. *Hommes et plantes de Maré (îles Loyauté, Nouvelle-Calédonie)*, Marseille, IRD éditions, 358 p. nombreuses photos couleur, bibliogr., index.

Cet ouvrage, « rédigé dans la perspective d'une réappropriation par la communauté Si Nengone de son patrimoine culturel », permet d'aborder l'environnement végétal de Maré et, au-delà, de la Nouvelle-Calédonie. Écrit à trois mains, par un docteur en médecine ayant exercé au dispensaire de La Roche à Maré (Lormée), un pharmacien, ethnopharmacologue et ethnobotaniste de l'IRD-Nouméa (Cabalion) et un ethnopharmacologue, maître de conférences à l'Université de Nouvelle-Calédonie et originaire de Lifou (Hnawia), cet ouvrage conjugue de multiples compétences pour nous présenter « une listes des "plantes utiles" de l'île de Maré » (p. 9), établie dans un premier temps à partir des travaux de Marie-Joseph Dubois et complétée puis contrôlée sur le terrain grâce à de nombreux habitants de l'île.

Composé en quatre parties (I. Une île, des hommes, pp. 13-29 ; II. L'usage des plantes, pp. 31-52 ; III. Les espèces autochtones et les espèces introduites avant l'arrivée des Européens, pp. 53-270 ; IV. Les espèces introduites depuis l'époque européenne, pp. 271-306), succédant à une page de remerciements, une d'avant-propos, une autre d'hommage à Marie-Joseph Dubois et deux de méthodologie, la majeure partie de cet

ouvrage est donc composé de « fiches » par espèces de plantes classées par famille, comportant généralement, outre une photo de la plante, son nom d'espèce, son nom vernaculaire et ses noms communs, sa répartition, son habitat, ses usages et sa chimie et pharmacologie. Parfois, le nom vernaculaire est noté « à confirmer ».

La première partie comporte divers chapitres (Morphologie, Flore et formations végétales, Organisation sociale et histoire) qui permettent aux non-spécialistes de se familiariser avec l'île de Maré. La deuxième partie nous présente l'usage des plantes dans les divers domaines de la vie quotidienne kanak, l'habitat, la pêche, les plantes alimentaires, la médecine.

La bibliographie imposante (pp. 307-319) comporte néanmoins à mon sens des oublis de taille en matière anthropologique, tels que l'ouvrage important de Christine Salomon sur les savoirs thérapeutiques kanak ou celui que nous avons publié sur les connaissances en matière de pêche (dont de nombreuses pages sont consacrées à la pêche à Maré), qui auraient pu apporter des précisions ou des points de comparaison au fil du livre, pour les pêches au poison et la fabrication des engins de pêche notamment, ou pour l'organisation sociale (Leblic, 2010). Dommage !

Les index de fin d'ouvrage, des noms latins (pp. 321-331), de ceux en langues pene nengone avec leur signification (pp. 333-344), et des noms français (pp. 345-358) renvoient systématiquement aux pages parlant de la plante et permettent au lecteur une approche croisée très utile.

C'est donc un ouvrage qu'on ne saurait que recommander à toute personne qui s'intéresse aux plantes et à leurs usages en Nouvelle-Calédonie. Il pourra également être des plus utiles pour l'enseignement de la langue nengone en fournissant un lexique important sur les espèces végétales très bien documentées et richement illustrées.

Isabelle LEBLIC,
CNRS-LACITO, Villejuif

BOLTON Lissant, Nicholas THOMAS, Elizabeth BONSHK, Julie ADAMS and Ben BURT (eds), 2013. *Melanesia. Art and Encounter*, The British Museum Press, 384 p., bibliogr., index, appendice, 306 ill. en couleur, cartes.

Ce livre, dont ses responsables et préfaciers revendiquent le caractère hétéroclite comme une incitation et un défi (« *a stimulus and a challenge* », p. ix), laissera le souvenir d'un pari réussi, même si les 57 contributions qu'il réunit (aux-

quelles il faut ajouter les textes de présentation des six parties régionales, sud et sud-ouest de la Papouasie Nouvelle-Guinée, nord et Hautes Terres, West Papua, îles Salomon, Vanuatu, Nouvelle-Calédonie, ainsi que l'introduction de N. Thomas, la conclusion de L. Bolton et l'appendice dû à Geoff Rubenstein) varient considérablement dans leur développement, leur portée et parfois même la nouveauté de leur apport, du moins pour ceux qui suivent attentivement ces domaines de recherche. Il leur semblera d'ailleurs assez clair que ce grand, gros et beau volume est une sorte de petit monument que le British Museum s'est dressé à lui-même par le truchement de sa propre presse et de ses collaborateurs présents et passés. Cette institution, dont on sait combien elle reste fermée aux demandes de restitutions très diverses qui lui sont adressées, entend au contraire se montrer plus ouverte que d'autres aux héritiers ou descendants des communautés dont elle conserve des vestiges, et c'est ainsi qu'a pu y être mené, de 2005 à 2010, sous la direction de L. Bolton, conservatrice du département d'Afrique, d'Océanie et des Amériques de ce musée, le *Melanesia Project (Melanesian art: objects, narratives and indigenous owners)* dont le présent ouvrage est le résultat le plus spectaculaire et prestigieux.

On n'y lira pas l'histoire de cette vaste et longue entreprise dont subsistent de nombreux documents préparatoires ou rapports d'étape toujours accessibles en ligne, mais seulement des aperçus ponctuels, qui suffisent à prendre la mesure de son ampleur : artistes en résidence à Londres, insulaires du Pacifique invités à visiter les réserves du musée, à y examiner et commenter des objets, enquêtes directes auprès de personnalités mélanésiennes, reconsidération des données muséographiques, etc. Les concepteurs de ce livre, conçu comme « un compagnon » et non un guide « de l'art mélanésien », ont raison d'affirmer qu'il « aborde ce domaine d'une façon entièrement différente de la plupart de ses prédécesseurs » (p. ix), par la juxtaposition ordonnée d'études de cas, et non sous forme de synthèse illustrée d'exemples représentatifs. De ce point de vue, on pourrait assurer aussi bien qu'il n'a pas de « prédécesseurs », sauf à se référer à de mémorables catalogues de musées dont les auteurs (par exemple A. Bühler, W. Stöhr, C. Kaufmann, et plus récemment E. Kjellgren pour son excellent *Oceania* [2007], voir *jso* 126-127) surent eux aussi prendre les objets comme « compagnons » des connaissances qu'ils dispensaient aux lecteurs.

Hormis le thème de la « rencontre » autour des objets d'art, qu'il explore et illustre en tous sens, avec ce leitmotiv sous-jacent que le British Museum est l'endroit où les cultures « se rencontrent » de même qu'elles « dialoguent » au musée du quai Branly, la thèse de ce volume est à chercher davantage dans sa méthode que dans

son cheminement et ses conclusions. On pourra s'étonner que ses maîtres d'œuvre, dont certains sont connus pour leur goût de l'hypercritique et de la mise en cause des « dogmes », ne discutent d'aucune manière ce qu'il faudrait entendre par « *Melanesia* », ni les origines contestables du terme, ni ses diverses extensions, se gardant notamment d'évoquer le cas épineux de Fidji. La notion est admise d'emblée dans son acception « usuelle », et c'est également sans autre forme de procès que l'ouvrage suit le parcours classique, d'ouest en est, des arts dits mélanésiens, à l'instar de ses « prédécesseurs ». À la différence d'*Art in Oceania* (2012, voir jso 136-137) auquel avaient collaboré la plupart des concepteurs du présent volume, *Melanesia* est exempt de visée polémique et ne prétend pas faire table rase du passé. S'il fallait lui trouver une portée théorique, ce serait dans sa mise en avant de principes très britanniques – au moins dans leur origine –, ceux d'un empirisme spécialement dédaigneux des théories, des catégories et même des frontières entre disciplines et terrains de recherche, avec une diversité des approches en elle-même très instructive.

Voilà pourquoi ce recueil – parler d'anthologie ne serait pas hors de propos, notamment pour le choix et la qualité des illustrations – est susceptible d'intéresser des spécialistes de tous horizons, tant les domaines abordés sont nombreux et fréquemment connexes, laissant passer librement de l'ethnographie à l'anthropologie ou à l'histoire de la colonisation, des arts populaires contemporains aux vestiges artistiques les plus anciens, sans querelles de territoires ni lignes de démarcation. Puisqu'il est impossible de présenter ici chacune des 57 contributions, ni même une sélection où tel ou tel chercheur professionnel s'offusquerait sans doute de ne pas se voir cité, on ne retiendra que deux chapitres pouvant servir d'emblèmes à toute l'entreprise (18 et 19, « *A Story of Change in Mondika* » et « *The Apron is the sister of the bilum* », pp. 104-111), dus à Peter Solo Kinjap et Paraka, appartenant à la même tribu des Hautes Terres occidentales, et qui témoignent de la vitalité présente de l'art du tissage, à la fois des sacs traditionnels et des robes ou tabliers, à partir des fibres synthétiques tirées des emballages modernes. Ces quelques pages sont à mettre en relation avec l'enquête menée récemment par Nicolas Garnier sur ce type de création dans les prisons de Papouasie Nouvelle-Guinée, travail dont les qualités sont signalées dans ce même numéro.

On donnerait volontiers pour exemplaires ce volume et l'entreprise qu'il couronne si d'autres grands musées occidentaux étaient susceptibles de s'en inspirer, mais on sait qu'à côté des volontés qui n'y manquent pas, leurs moyens matériels ne cessent de se réduire, y compris pour l'édition des catalogues de leurs meilleures expositions.

En publiant sous son seul nom ce fort et beau volume, le British Museum marque là encore la spécificité de son « modèle », lançant un « défi » qu'il est aujourd'hui le seul en mesure de relever. Dans la situation actuelle, la qualité et l'ampleur des apports de *Melanesia* font souhaiter que cette institution se mette à nouveau au défi sur d'autres sujets intéressant ses collections océaniques.

Gilles BOUNOURE

BARBE Dominique, Michel PÉREZ et René ZIMMER (éds), 2013. *Objets d'art et art de l'objet en Océanie*, actes du XXI^e colloque Corail, Paris, L'Harmattan, 246 p., une vingtaine d'illustrations noir et blanc.

Sous cet ambitieux intitulé et une couverture reproduisant à l'avant un détail de sculpture malangan dite *totok* attribuée au XIX^e siècle, issue d'une collection privée de Nouméa, et au dos une peinture du ni-Vanuatu Jérôme Sioom datée de 2008, ce volume rassemble quatorze contributions d'un colloque de la « Coordination pour l'Océanie des recherches sur les arts, les idées et les littératures » (Corail) réuni à Nouméa en juin 2009. Il est surprenant de lire, en tête et occupant près de 10 % de l'ouvrage, deux essais n'ayant rien à voir, titre comme contenu, avec les arts océaniques (« Tour et retour des objets dans *La Loi* de Roger Vailland », par B.-F. Moschetto, et « Le rôle de la miniature de saint Paul de Thèbes dans *Paul et Virginie* » par M. Nováková). Il s'agissait peut-être d'illustrer les revers de l'exotisme, mais il serait aventureux d'avancer la moindre hypothèse sur leur présence dans ce livre, ni l'avant-propos de D. Barbe ni la préface de R. Zimmer ne présentant ces contributions ou les suivantes.

Avec « Peinture océanique contemporaine et colonisation de l'imaginaire. L'exemple mélanésien » (pp. 41-53), D. Barbe avance une typologie distinguant « art premier » et « art premier contemporain », notion qu'il aurait été utile de définir ; « l'art premier contemporain rejeté au rang de curios est par ailleurs handicapé par les politiques culturelles qui le figent au rang d'art au service de la nation », d'où résulte « une double situation qui oblige les peintres à passer par les fourches caudines des galeries et du monde occidental ». Dans « Ni antique ni moderne : contribution à une analyse des objets sur le marché de l'art » (pp. 55-65), Sophie Cazau-mayou prolonge des réflexions formulées dans son livre de 2007, *Objets d'Océanie* (voir jso n° 128). À côté de points d'histoire mal vérifiés lui

faisant affirmer par exemple (p. 64) que « dès 1914 des marchands comme Paul Guillaume ou Charles Ratton faisaient des publicités dans la presse coloniale pour l'achat de tels objets destinés à alimenter le marché parisien » – Ratton n'en était alors qu'à commencer ses études d'histoire de l'art du Moyen Âge, interrompues par la Grande Guerre (Dagen, *in* Dagen et Murphy, 2013 : 13 *et passim*) et Guillaume à ouvrir sa première galerie – elle avance des propositions en vue d'appliquer aux objets océaniques circulant sur le marché « un vocabulaire dont la sémantique aura été définie avec rigueur. Dans le jargon des Beaux-Arts, “fait par”, “école de”, “suiveur de”, “dans le goût de” situent avec rigueur le degré d'authenticité de l'œuvre par rapport à son identification présumée. Un effort de clarification dans cet esprit devient urgent » pour ce qui est des objets traditionnels d'Océanie.

Hélène Goiran, s'intéressant aux « armes traditionnelles fidjiennes : art de l'objet et art de la guerre » (pp. 67-78), en présente une typologie illustrée s'appuyant essentiellement sur celle de Fergus Clunie (1977) mais la simplifiant beaucoup, mentionnant à peine arcs, lances et frondes. Avec « Chefs d'œuvre cachés en quête d'histoire » (pp. 99-108), Christian Coiffier résume trois recherches qu'il eut à mener sur des objets des collections du musée de l'Homme, une grande peinture mundugumor photographiée *in situ* par Margaret Mead et rapportée ensuite par l'équipage de *La Korrigane*, une sculpture anthropomorphe de Malakula photographiée *in situ* par John Layard et « apparue » en 1946 dans les collections du musée de l'Homme, et le célèbre « homme bleu » de Vao exposé au pavillon des Sessions. Aucune illustration n'accompagne malheureusement cette contribution. Dans « *Tridacna gigas* : objets de prestige en Mélanésie » (pp. 109-122), l'antiquaire Didier Zanette reprend certaines pages du livre qu'il a consacré aux objets océaniques en bénitier et à leur confection, évoquant notamment ses « six ans de recherche et de démarches » pour obtenir du dernier initié les secrets de « la technique ancestrale du façonnage de la monnaie Boiken, rarement révélée jusqu'à ce jour ». Technique néanmoins décrite jadis par Finsch (1914 : 79-92), plus précis que cet article, spécialement à propos des modes d'ébauchage, de perçage et de polissage (*ibid.* : 79-82) sur cette côte septentrionale de la Nouvelle-Guinée comme en d'autres aires de production que n'étudie pas D. Zanette.

La contribution de R. Zimmer, « Le casoar des contes et peintures papous » (pp. 123-138), s'appuie pour l'essentiel sur une série de contes publiés par l'hebdomadaire œcuménique de Port Moresby *Wantok* et mettant en scène ce ratite devenu un emblème national de la Papouasie Nouvelle-Guinée. Ce début d'analyse pourrait être aisément prolongé, par exemple

par l'examen des effets de l'orientation chrétienne de cette publication sur la matière même des contes, ou de ce qu'ils doivent eux-mêmes à une observation séculaire des mœurs de cet oiseau, justifiant le thème du « père nourricier » que relève R. Zimmer, mais sans les explications éthologiques qui s'imposaient. Texte ambitieux mais par trop dénué de références et d'exemples précis, « Hypersexuality in the Art of the Sepik » (pp. 139-160) de M. Pérez s'inspire des formules de Richard L. Anderson plaçant les arts du Sepik sous le signe de « la puissance des esprits » combinée à « l'agression phallique », malheureusement sans discuter ce que pourrait être en art « l'hypersexualité », « l'hyposexualité » (les productions sulpiciennes ?) ou la « moyenne sexualité » dont elles s'éloigneraient. Quant à qualifier ces arts de « masculins », de « misogynes » et finalement d'« androgynes », M. Pérez le fait après d'autres qu'il ne cite pas, et sans d'ailleurs définir ce qu'il englobe dans ces arts du Sepik où de bons spécialistes ont cru repérer des expressions artistiques moins « agressives » et « phalliques » que d'autres.

Dans « Le corps-objet, ou la mise en spectacle du corps australien » (pp. 161-170), Chantal Kwost-Greff s'attache à l'exaltation par l'image du beach boy blanc australien au milieu du siècle dernier. Elle n'hésite pas à mettre en relation ces représentations passablement racistes avec les films de Leni Riefenstahl et l'idéologie qu'ils servaient, tout en exposant les circonstances qui rendirent ensuite cette imagerie obsolète, conduisant aussi à la faire oublier, utile rappel et intéressante plongée dans les archives méritant certainement d'être approfondis. « Le processus de création océanique : tradition-modernité, un faux débat ? » (pp. 171-202), de Nathalie Cartacheff, s'attache à la danse, à travers l'expérience de la chercheuse en Nouvelle-Calédonie. Le domaine est excellemment choisi, pour offrir avec le chant et plus largement les cérémonies les exemples les plus nets de cette interaction entre attachement à la tradition et appétit de la nouveauté qui assura la vitalité des arts anciens d'Océanie. On y lit d'utiles observations d'ethnographie « participative », sans pouvoir beaucoup adhérer à ce qui s'y extrapole pour l'ensemble des arts océaniques, faute d'éléments de comparaison suffisamment nombreux et consistants.

Avec « Définir l'art contemporain et ses enjeux culturels et politiques en Mélanésie » (pp. 171-223), Domitille Barbe étudie successivement « la mort de l'objet “authentique” et l'émergence de l'art contemporain », « l'esthétisation par l'exposition » et « la nouvelle authenticité de l'art contemporain » mélanésien, ambiguë puisqu'il reste surtout apprécié comme « tribal », « national » ou « indigène ». Florence Rortais, dans « De l'ethnologie aux arts plastiques : collectes, muséographies et inspirations contemporaines

monographiques » (pp. 225-243), s'attache surtout aux « installations sensori-motrices et esthétiques » et autres « performances muséographiques » que la chercheuse a proposées depuis 2001 au musée de Nouvelle-Calédonie, posant « des questions définitivement ontologiques ouvrant le débat sur de nouveaux horizons réflexifs », ainsi qu'elle écrit pour clore ce dernier exposé. On ne sait si telle est aussi l'opinion des éditeurs de ce volume, auquel ils n'ont pas donné d'autre conclusion.

De ce recueil disparate, accueillant de nombreux jeunes chercheurs dont les propositions appellent souvent examen et discussion – nul ne saurait s'en plaindre –, émerge, comme de qualité et d'intérêt très supérieurs, sinon comme exemple à proposer à d'autres participants de ce colloque, la contribution de Nicolas Garnier, « Le monde derrière des barreaux : sacs brodés de prisonniers, une iconographie carcérale en Papouasie Nouvelle-Guinée » (pp. 79-97), fruit d'un long travail de terrain dans les prisons de Port Moresby, Wewak, Chambri et Goroka. Elle se distingue par la précision des observations, la clarté de leur exposition, la sensibilité de l'ethnologue à décrire les prisonniers brochant leurs sacs de riz pour « tuer le temps » (*kilim taim*). On ne saurait résumer ici cet article (qu'on peut compléter par les remarques de Peter Solo Kinjap sur les bilum en fibres de plastique tressés par les femmes des Hautes Terres dans Thomas et Bolton 2013, pp. 104-110, ouvrage décrit dans le présent *JSO*), mais il justifie à lui seul la publication de cet ouvrage, dont il corrige aussi diverses formules trop hâtives. À suivre N. Garnier, il y a bien aujourd'hui en Océanie ce qu'on pourrait appeler un « art premier contemporain », n'étant pas « au service de la nation », ne procédant d'aucune « politique culturelle » et échappant pour l'instant aux « fourches caudines des galeries et du monde occidental », et l'on saisit ici ce que ces développements artistiques ont d'historique, dimension trop souvent négligée par les historiens de l'art.

Gilles BOUNOURE

RÉFÉRENCES CITÉES

- CLUNIE Fergus, 1977. *Fijian Weapons and Warfare*, Suva, Bulletin of the Fiji Museum 2.
- DAGEN Philippe et Maureen MURPHY (éds), 2013. *Charles Ratton. L'invention des arts « primitifs »*, Paris, Skira-Flammarion-Musée du quai Branly.
- FINSCH Otto, 1914. *Südseearbeiten. Gewerbe und Kunstfleiss, Tauschmittel und « Geld » der Eingeborenen...*, Hamburg, L. Friederichsen & Co.

DAGEN Philippe et Maureen MURPHY (éds), 2013. *Charles Ratton. L'invention des arts « primitifs »*, Paris, Skira-Flammarion-Musée du quai Branly, 184 p., bibliogr., nombr. ill. couleur.

Avec l'exposition (présentée du 25 juin au 22 septembre 2013) dont cet ouvrage constitue le catalogue, le musée du quai Branly a continué de s'acquitter d'une sorte de dette qu'on ne saurait dire « morale » (pour quelques raisons évoquées ci-dessous), mais à

tout le moins intellectuelle à l'égard d'un petit nombre de marchands d'art ayant encouragé sa création. Le nom de Jacques Kerchache (1942-2001) figure ainsi à la fois à l'entrée du « salon de lecture » de ce musée et dans un nombre conséquent d'hommages que cette institution lui a consacrés. Si cette personnalité controversée, notamment pour ses collectes clandestines au Gabon (Dupaigne, 2006 : 9 ; de l'Etoile, 2010 : 361), sut trouver au bon moment l'écoute d'un président en quête de « grand chantier culturel » jusqu'à lui faire créer l'« antenne » du Pavillon des Sessions en « préfiguration » du musée lui-même, son aura et son expertise en matière d'arts « premiers » étaient très loin d'égaler celles de Charles Ratton (1895-1986), qui sans jamais fréquenter des « décideurs » du genre de Jacques Chirac, influa probablement de façon plus « décisive » encore sur le goût de son temps, étant l'un des seuls de sa génération à réclamer, après Guillaume Apollinaire, l'ouverture du musée du Louvre aux arts anciens d'Afrique, d'Amérique et d'Océanie, jusqu'à soumettre à ce musée un projet de donation de ses collections, refusé par les conservateurs de l'époque.

La part réduite accordée aux arts océaniques dans ce volume comme dans l'exposition elle-même (une dizaine d'objets et quelques paragraphes) impose d'aller au plus court dans ces colonnes. L'association de ces arts lointains à l'intérêt croissant pour la Negerplastik (pour reprendre le fameux mot-valise créé par Carl Einstein en 1915) dans un « Empire français » s'appuyant alors essentiellement sur ses possessions africaines doit beaucoup à des « curieux » sans exclusive du genre de Ch. Ratton, diplômé de l'École du Louvre (1923) d'abord épris de « haute époque », devenu successivement « brocanteur à domicile » (1927), antiquaire près des Champs-Élysées, puis, à partir de 1931, un des principaux experts en vente publique de la place de Paris. Il n'était pas des premiers à s'attacher à des arts si divers (voir le cas de Léon Nelli cité à propos du volume de P. Amrouche dans le précédent *JSO*), ni le seul en son temps, et les surréalistes parisiens et d'autres artistes et intel-

lectuels de sensibilité proche l'accompagnant, le précédant ou le suivant dans ses explorations et ses trouvailles formèrent une sorte de caisse de résonance à ses activités mi-marchandes mi-érudites, dépassant souvent en précision la mince « littérature savante » de l'époque.

Les deux textes que lui consacre Philippe Dagen (une « vie », pp. 10-39, et « Ratton, objets sauvages », pp. 119-146), ne constituent, selon l'historien d'art, que les prolégomènes d'un « travail [qui] reste à accomplir », mais l'accès aux archives du marchand-expert, conservées par son successeur, lui a permis de dessiner utilement les principales lignes de sa biographie, de ses relations sociales et de son influence. Non sans zones d'ombre dont certaines sont compréhensibles et d'autres moins. S'il évoque les démêlés de Ch. Ratton avec son fils et son entourage, en 1976, d'après la presse du moment (p. 37), P. Dagen estime que pour ses relations marchandes avec des courtiers allemands comme Arthur Speyer ii (voir la recension du livre que lui a consacré Markus Schindlbeck dans le *JSO* 135), poursuivies jusque sous l'Occupation (pp. 28-30), « les éléments sûrs sont bien moins nombreux que les rumeurs ». L'une d'elles, qu'il ne rapporte pas, fait état de l'engagement pro-nazi de l'un de ses proches, de nature à étendre les soupçons sur son propre comportement. Le recours à des documents parfaitement accessibles de nos jours aurait permis de confirmer ou de balayer ces allégations qui ne furent certainement pas sans effet sur la carrière de Ch. Ratton après la Libération.

Il est utile de souligner, comme le fait Ph. Dagen, que le marchand-expert, tirant ses revenus de connaissances que ne devaient pas avoir ses partenaires, cultivait la dissimulation jusqu'à coder ses carnets et recommandait le secret des sources à ses jeunes confrères (p. 12 *et passim*), estimant que les provenances alléguées par d'autres étaient le plus souvent « tout à fait imaginaires » (p. 110). Ces vieux usages du commerce, avec lesquels les acteurs actuels du marché des « arts premiers » assurent avoir rompu (pour mieux faire valoir des provenances prestigieuses mais parfois difficiles à vérifier), expliquent aussi que l'histoire de nombre d'objets passés entre les mains de Ch. Ratton reste à peu près impossible à reconstituer. Une autre pratique de l'époque, dont ce marchand paraît bien ne pas s'être abstenu, consistait à « améliorer » les pièces pour mieux les vendre ou les exposer, par modification des formes ou application de « médicaments », selon le mot favori de certains antiquaires. Maureen Murphy rapporte (p. 112) comment Ch. Ratton « rabattit » le sexe en érection d'une figure en laiton de guerrier du Bénin pour le présenter à la galerie Pigalle en 1930. Mais comme ne le précise pas le catalogue, un sort analogue frappa un autre fleuron de cette

exposition du musée du quai Branly, un poteau non « de maison des hommes » (Ph. Peltier, p. 62) mais de hangar cérémoniel à canots, *aofa apuna*, de Santa Ana, à l'extrémité orientale des îles Salomon (Bernatzik, 1936 : 22-31).

L'origine et la destination précises de ce poteau, aujourd'hui haut de 274 cm, avaient été déjà établies en détail à l'occasion d'une précédente exposition (Falgayrettes-Leveau, 2009 : 189-192) et son scénographe (Michel Leveau, com. pers.) avait veillé à le présenter sur une base le surélevant considérablement, compte tenu de l'« amélioration » que lui avait fait subir Ch. Ratton, quand il acquit cet objet auprès d'Ernest Ascher qui n'arrivait pas à le vendre. Avant de se le faire livrer, il avait demandé à un menuisier de le scier environ à mi-longueur, pour n'en conserver que la partie sculptée figurant, selon Bernatzik, soit un chaman défunt, soit un ancêtre du commanditaire du hangar. Le prestige aujourd'hui attaché à la « provenance Ch. Ratton », dans les musées ou sur le marché de l'art, tient pour une part au secret dont il entourait ses transactions, mais aussi à l'oubli, inévitable au fil du temps, des modifications apportées aux objets dans l'obscurité des arrières-boutiques, sans parler du tournant pris par ce secteur commercial au moment même où cet expert prenait sa retraite, avec l'apparition d'achats purement spéculatifs, notamment par des fonds de pension, des banques ou des investisseurs habiles à contourner les lois.

Riches d'informations peu connues et parfois inédites, l'exposition et son catalogue ne donnent toutefois pas une idée suffisante de l'intérêt, assez exceptionnel en son temps, porté par Ch. Ratton à des arts océaniques alors peu considérés, mal étudiés en France, et dont il ne pouvait attendre de bénéfices aussi considérables qu'avec les pièces africaines ou de « haute époque ». Il eût été facile de l'illustrer en recourant aux procès-verbaux de ventes publiques où son « œil » lui fit repérer et emporter les meilleures pièces, à l'instar de la première dispersion des collectes de *La Korrigane*, en décembre 1961. Cet intérêt rejoignait la passion que leur portait André Breton, son ami de longue date, et c'est avec l'examen et la publication de lettres de ce dernier, retrouvées dans les archives de l'expert, que M. Murphy et Ph. Dagen (pp. 90-91, 124-125 *et passim*) apportent l'éclairage le plus neuf sur leurs relations. Alors que tant d'auteurs imprudents, dépourvus du moindre début de preuve (à l'instar de Sophie Leclercq, 2010 : 102 pour ce qui suit), ont inféré du « peu de ressources dont disposait Breton » que « la vente d'objets "sauvages" [...] lui assurait une manne financière non négligeable et répétée », Ph. Dagen souligne que ces lettres, pourtant adressées au principal marchand d'art « primitif » de l'époque, sont exemptes de considérations commerciales et de

« sollicitations financières » (p. 123), au contraire de celles d'Éluard ou de Tzara, justement qualifiés de « courtiers » en objets d'art par François Chapon (2010), longtemps conservateur du Fonds Jacques Doucet où se trouve déposé l'essentiel des archives Breton.

Comme Ch. Ratton, Breton est l'une de ces grandes figures du siècle passé dont les autorités du musée du quai Branly, à diverses reprises, ont jugé nécessaire de se réclamer (dessein contestable dont il serait hors de propos de débattre ici). On sait qu'il n'a pas moins contribué que son ami marchand-expert à infléchir la sensibilité européenne en l'ouvrant, si l'on ose dire, à des expressions plastiques et poétiques contrariant celles de l'Occident. Mais n'ayant, à la différence de Ch. Ratton, pas la moindre « manne financière non négligeable et régulière » à gagner ou à perdre en exprimant librement ses préférences, il a marqué sa prédilection pour les arts océaniques et son indifférence à certains autres dans plusieurs publications dont lui ont fait grief divers africanistes à la suite de Jean Laude (1966 : 153). Les lettres inédites reproduites dans ce catalogue confirment et précisent en quoi cette position était suspendue à « l'écho » ou à l'émotion résultant de la rencontre avec les objets, notamment lorsque Breton se déclare incapable¹, en janvier 1935, d'écrire un texte que lui a commandé Ch. Ratton (très probablement en vue de l'une des trois expositions new-yorkaises auxquelles il contribua cette année-là, la principale étant « African Negro Art » au MoMA, hypothèse que Ph. Dagen a omis d'étudier) à propos d'objets d'Afrique qui ne l'ont « jamais ému directement » et ne lui paraissent avoir de la sorte que des « rapports insignifiants » avec sa propre sensibilité comme avec le surréalisme.

L'un des grands mérites de cette exposition et de ce catalogue aura été de montrer comment, bien avant que la légitimité et l'importance de la « critique subjective » et de l'expression des émotions commencent à être reconnues des anthropologues océanistes (moins pour eux-mêmes d'ailleurs que pour leurs « sujets d'étude »), de tels partis pris sensibles, exprimés par Breton dans ses textes et par Ch. Ratton par de multiples dons, prêts ou soutiens à des institutions muséales ou savantes de ce pays, ont développé en France et au-delà un intérêt inédit pour les arts du Pacifique, en dépit des critiques formulées par Raymond Firth (1936 : 30-31, non citées dans le catalogue) à l'égard de « l'exposition surréaliste d'objets » que venait d'organiser Breton dans la galerie de Charles Ratton :

« *At the present time Surrealism appears to be psychologically very interesting but aesthetically negligible, and it is doubtful if it can ever add anything to our understanding of primitive art.* »

Le même genre de critique était repris un peu plus tard par Patrick O'Reilly (1948 : 190), estimant qu'il devait être agréable aux Océanistes d'avoir pris les surréalistes « à leurs propres pièges ». À distance, la formule résonne plutôt comme une appréciable reconnaissance des facultés de compréhension des plus « océanistes » d'entre eux, à commencer par A. Breton et Ch. Ratton.

RÉFÉRENCES CITÉES

- BERNATZIK Hugo Adolf, 1936. *Owa Raha*, Wien, Bernina-Verlag.
- BRETON André, 1992. *Œuvres complètes II*, édition établie par Marguerite Bonnet, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade ».
- CHAPON François, 2010 (30/12). « Il est entré dans une fureur blanche », *Libération*.
- DE L'ESTOILE Benoît, 2010. *Le goût des Autres. De l'Exposition coloniale aux Arts premiers*, Paris, Flammarion, collection « Champs ».
- DUPAIGNE Bernard, 2006. *Le scandale des arts premiers. La véritable histoire du musée du quai Branly*, Paris, Mille et une nuits.
- FALGAYRETTES-LEVEAU Christiane et Anne VAN CUTSEM-VANDERSTRAETE (éds), 2009. *L'Art d'être un homme. Afrique, Océanie*, Paris, musée Dapper.
- FIRTH Raymond, 1936. *Art and Life in New Guinea*, London-New York, The Studio.
- LAUDE Jean, 1966. *Les arts de l'Afrique noire*, Paris, Le Livre de poche.
- LECLERCQ Sophie, 2010. *La rançon du colonialisme. Les surréalistes face aux mythes de la France coloniale (1919-1962)*, Dijon, Les Presses du Réel.
- O'REILLY Patrick, 1948. Océanie. [catalogue d'une exposition d'art océanien]. Avant-propos et poèmes inédits d'André Breton. Introduction au catalogue de F. M. Lem, *Journal de la Société des Océanistes* 4, pp. 189-190.

Gilles BOUNOURE

HERLE Anita and Lucie CARREAU (eds), 2013. *Chiefs and Governors. Art and Power in Fiji*,

1. Il demande de lui « accorder quelques jours » pour rembourser l'avance qu'il a reçue, employée à soigner son épouse malade. Selon son éditrice et meilleure biographe, M. Bonnet (1992 : xlii), Breton éprouve alors de « graves difficultés financières » dont il s'ouvre dans une lettre à Paul Éluard, mais en février il aurait néanmoins rédigé « pour le catalogue commercial de la galerie Charles Ratton trois articles sur l'art africain (non retrouvés) : ethnographie, influence sur la peinture moderne, rapports avec le surréalisme », détails non pris en compte par Ph. Dagen

Cambridge, Museum of Archaeology and Anthropology, v-131 p., bibliogr., cartes, très nombreuses ill. noir et blanc et couleur.

Les arts traditionnels de l'archipel fidjien, qui n'ont encore donné lieu qu'à une poignée de publications spécialisées, se trouvent depuis 2009 au centre d'un programme de recherches de la Sainsbury Research Unit

de l'University of East Anglia établie à Norwich (*Fijian Art: political power, sacred value, social transformation and collecting since the XVIIIth century*, programme dirigé par Steven Hooper), dont le JSO a déjà mentionné quelques travaux. Édité à l'occasion d'une exposition du même nom au musée d'archéologie et d'anthropologie de l'université de Cambridge (MAA), célébrant aussi le centenaire de l'installation de cette institution dans ses locaux actuels (7 juin 2013-19 avril 2014), le présent ouvrage résulte du concours de l'équipe de Norwich et de celle de ce musée créé par Anatole von Hügel (1854-1928), remarquable collecteur d'objets fidjiens. Organisé en sept chapitres rédigés par les éditrices, il est complété de textes plus circonscrits dus à Fergus Clunie, Jocelyne Dudding, Steven Hooper, Katrina Igglesden, Karen Jacobs, Stéphanie Leclerc-Caffarel, Andy Mills et Barbara Wills. Cette liste de contributeurs le suggère déjà, ce catalogue fera rapidement référence auprès des spécialistes.

Le grand public n'est pas oublié, et un autre mérite de cette publication est de présenter sous une forme brève et facile d'accès les principaux éléments de l'histoire de l'archipel et de sa colonisation. Deux chapitres (« *Sea of Islands* » et « *Viti* », pp. 7-56) s'attachent à la société traditionnelle et à ses objets de prestige, *tapa* ou « *masi* » évoqués par K. Igglesden (pp. 25-26), bols à *yagona* par S. Hooper (pp. 51-52), armes par A. Mills (pp. 53-54), sculptures en « ivoire marin » et *tabua*, ou sautoirs en dent de cachalot, par S. Hooper (pp. 21-22) et F. Clunie, qui ont développé leurs recherches dans une livraison spéciale du *Journal of Polynesian Society* (2013) dont on trouvera les références ci-dessous. S'appuyant ici sur un spécimen d'origine tongienne conservé au MAA et divers témoignages concordants, F. Clunie (pp. 23-24) montre qu'à Tonga les *tapua*, aménagés dans la même matière, avaient un caractère nettement plus sacré, jusqu'à servir de résidence à des divinités quand on les sollicitait pour des oracles (voir aussi St Cartmail, 1997 : 31-35 et 62). Ce bref article n'éclaire pas seulement un pan méconnu des arts et des rituels tongiens,

il contribue aussi à expliquer les usages variés des *tabua* fidjiens, qui étaient loin d'être tous séculiers ou seulement protocolaires.

Les chapitres suivants (« *Exchange and Conflict* », « *Chiefs and Governors* », « *Government House* », « *Legacies* », pp. 57-124) offrent un excellent aperçu des mutations ayant affecté l'archipel au XIX^e siècle, tout comme ses productions artistiques ou les vestiges qui en ont été conservés. Ainsi de la disparition des étroites jupes féminines, *liku*, et des tatouages qu'elles recouvraient, évoquée par K. Jacobs (pp. 71-72), de l'apparition d'objets de prestige en « ivoire marin » dus à des spécialistes tongiens ou samoans, qu'analysent L. Carreau, Leclerc-Caffarel et B. Wills (pp. 91-96), et des archives laissées par le premier photographe professionnel établi à Viti Levu, examinées par J. Dudding (pp. 115-116). Cette partie du catalogue met surtout en lumière le rôle d'A. von Hügel et d'A. Hamilton Gordon (1829-1912), premier gouverneur britannique de l'archipel, dans la constitution des collections fidjiennes du MAA, dont aucun musée ne possède l'équivalent.

Les pages que consacrent les éditrices à l'un (pp. 75-79) et à l'autre (pp. 79-90) de ces *gentlemen* libéraux méritent d'être lues pour elles-mêmes. Non seulement ils habitèrent ensemble plusieurs mois dans la *Government House* de style et d'ameublement fidjien (pp. 97-112) édifiée sur ordre de Cakobau peu de temps avant la cession de l'archipel, mais ils marquèrent à la culture et aux traditions locales un intérêt réellement passionné, d'autres membres de la petite équipe de colonisateurs se disputant même les objets à acquérir. Ces chapitres livrent un intéressant récit de l'établissement du pouvoir colonial, accompagné de dessins et de photographies d'époque, et de documents parfois surprenants, à l'instar de la relation (pp. 79-81) par Gordon de la cérémonie de 1875 au cours de laquelle Cakobau vint se constituer son vassal, véritable « hommage féodal », écrit-il. Comme il est normal dans un catalogue à caractère principalement commémoratif et historique, il y est peu question des Fidjiens d'aujourd'hui. Dans son avant-propos, N. Solo Mara, haut-commissaire représentant les insulaires auprès de l'État britannique, souligne avec raison les qualités pédagogiques et documentaires de l'exposition,

« *a valuable source of knowledge for anyone seeking to understand the historical evolution of modern day Fiji.* »

Les dernières pages de l'ouvrage évoquent (pp. 122-123) le litige récemment suscité par la compagnie Fiji Airways, faisant enregistrer en janvier 2013 comme autant de marques déposées quinze motifs traditionnels de *masi*, dont certains se retrouvent sur des pièces anciennes conservées au MAA. Le Fiji Native and Tribal Congress

(FNTC) a depuis lors mené une campagne en vue de récupérer les droits sur ces motifs, s'appuyant sur une étude très documentée de Crescentia Frances Koya Vaka'uta, *Anthropological evidence of the 15 intended iTaukei Tapa Cloth*, disponible sur le site de cette organisation. Mais pour soutenir l'ensemble des griefs que lui inspire l'actuel gouvernement militaire, il est significatif que le FNTC s'appuie sur des déclarations de Gordon vieilles d'un siècle et demi :

« *The effect of imposing a completely white system of governance without regard to local customs and laws may lead to collision, while at best the natives bewildered and depressed, derived of all interest and object on life, sink to indolence, apathy and vise and exposed almost without any safeguard to snares and temptations innumerable, they lose their position, property, self respect and health and perish from the face of the earth.* »

« *Gordon justified giving to native Fijians ownership of their native land and maintaining chiefly authority and custom under the 1876 native affairs ordinance and 1882 native lands ordinance stating...* »

« *The wisest cause to pursue would be to preserve, as far as possible the existing native organizations of village communities, to uphold the authority of the chiefs and the local council and generally to maintain existing native laws and customs, modifying them where necessary, but working through native agency.* »

Tels étaient aussi les enjeux abordés *sotto voce* par l'exposition de Cambridge et son excellent catalogue.

RÉFÉRENCES CITÉES

CLUNIE Fergus, 2013. Tapua: "Polished Ivory Shrines" of Tongan Gods, *Journal of the Polynesian Society* 122, 3, pp. 161-210.

FIJI NATIVE AND TRIBAL CONGRESS, 2014. <http://fijinativetribalcongress.com/campaigns>.

HOOPER Steven, 2013. "Supreme among our Valuables": whale teeth, chiefship, power and value in eastern Fiji, *Journal of the Polynesian Society* 122, 3, pp. 103-160.

ST CARTMAIL Keith, 1997. *The Art of Tonga*, North Ryde, Craftsman House.

Gilles BOUNOURE

MASSAU Serge, 2011. *Paroles d'autochtone. Entretien avec le sénateur Richard Ari'ihau Tuheiava*, Papeete, Haere Pō, 161 p.

Cinq mois de rencontres entre l'auteur Serge Massau, journaliste, et le plus jeune sénateur¹ de la République, Richard Ari'ihau Tuheiava, ont permis la réalisation de ce petit livre dont les divers chapitres retracent le cheminement intellectuel et politique de ce jeune Polynésien entré au sénat le 21 septembre 2008. J'ai

eu l'occasion à de multiples reprises d'entendre ses talents d'orateur dans diverses tables rondes organisées au Sénat et j'ai donc lu cet ouvrage avec beaucoup de curiosité pour en savoir plus sur l'homme et son parcours qui est à plus d'un titre remarquable pour un élu polynésien bien qu'il ne soit pas sans « tâche sur la robe de l'avocat » (chapitre 5, pp. 71-80).

Né à Papeete en 1974, il est originaire des îles sous le Vent. Il a suivi des études de droit à Papeete puis à Aix-en-Provence. Il retourne en Polynésie en août 1998 après avoir prêté serment fin 1997 devant la cour d'appel d'Aix. Engagé dès son retour, il entra à la ligue des droits de l'homme et il fut secrétaire général de la section polynésienne de 2001 à 2008. Il entra également au parti Tāvini Huira'atira. Son parcours est exemplaire à plus d'un titre et il est bien retracé dans l'ouvrage que l'on lit avec grand intérêt. Construit autour de dix chapitres, on apprend au fil des pages de nombreuses choses tant sur la Polynésie que sur l'homme. Dans le premier chapitre, « Le pays des valeurs oubliées » (pp. 9-24), Richard Tuheiava parle de la façon dont il voit la politique de son pays, avec son « instabilité, jeux politiques, sornoiseries, avidité, vénalité, etc. » (p. 13). Pour y remédier, il précise donc que :

« il est temps de bâtir une charte de valeurs propres à la Polynésie française pour justement bâtir un projet de société, mais aussi des lois de pays qui soient conformes) ce socle de valeurs et également en conformité avec les trois valeurs nationales. » (p. 13)

Pour résumer, il rapporte la société polynésienne à quelques traits principaux qui sont l'oralité, la non distinction du sacré et du profane qui induit la difficulté à séparer l'homme de son environnement, au clanisme et l'importance des femmes (il parle de matriarcat !). Il insiste sur le fait que :

1. À 34 ans, il a été le plus jeune sénateur français pour la période 2008-2011 ; il a été remplacé dans le rôle de benjamin aux élections sénatoriales suivantes pour la période 2011-2014 par la sénatrice de la Loire, Cécile Cukierman alors âgée de 35 ans. Mais, sur toute l'histoire de cette institution, il reste le plus jeune des benjamins à la date de son entrée au Palais du Luxembourg.

« chaque individu qui foule la terre polynésienne est porteur d'un pacte, d'un pacte ancestral, quelque chose qui a été scellé par des personnes qui remontent plus loin dans la généalogie, un pacte de respect inconditionnel et d'amour inconditionnel entre l'individu en lui-même et le milieu environnant, la biodiversité dans laquelle il réside. » (p. 15)

Il veut sortir de la relation Paris-Pape'ete dans laquelle la Polynésie est enfermée depuis trop longtemps, ce qui lui fait dire :

« Aujourd'hui, on est en train de pulvériser un héritage culturel au nom d'une relation parent-enfant qui n'en finit plus entre Tahiti et Paris. Et c'est totalement régressif. » (p. 16).

Dans le deuxième chapitre, « Dans les pas d'Henri Hiro » (pp. 25-43), il revient sur sa petite enfance à Ra'iatea, puis son « enfance de quartier » à Mo'orea, avec une éducation paternelle très rigide axée sur la linguistique et la culture, sur l'autochtonie, et une éducation maternelle plus mondaine et l'apprentissage d'un « sens du relationnel hors du commun » (p. 25). Son père, très proche d'Henri Hiro, lui a fait comprendre, entre autres choses, « que ce n'est pas à notre polynésianité de s'adapter à notre carrière, mais c'est à notre carrière de s'adapter à notre polynésianité » (p. 28). Il qualifie Henri Hiro de « père de cette Polynésie contestataire d'aujourd'hui » (p. 30). Investi en tant qu'avocat dans la ligue des droits de l'Homme de Polynésie, il est reconnaît qu'« une grille de lecture finalement très occidentale des choses » a placé souvent la ligue en opposition avec le parti indépendantiste Tāvini Huira'atira² qu'elle attaquait souvent pour des prises de position xénophobes (p. 40). Cela lui fait reconnaître dans cet ouvrage, à propos de la LDH de Polynésie qu'« appliquer le prisme des Droits de l'homme dans un pays où nous étions dans une autonomie en devenir [...] paraissait de temps en temps décalé et souvent nous étions pris pour des gens excessifs » (p. 41). Après un passage à la jeune chambre économique de Tahiti dont il fut président en 2007, il entre en politique, tout d'abord en tant que conseiller municipal UPLD (Union pour la démocratie, comprenant le Tāvini Huira'atira) de la commune de 'Ārue où il réside, puis en devenant sénateur en 2008 au nom du Tāvini Huira'atira (coalition UDSP), suite à la proposition faite par Oscar Temaru, bien qu'il affirme :

« J'ai toujours eu une sainte horreur de la vision de ce que pouvaient représenter les politiques. C'est vraiment l'ironie du sort. » (p. 42)

D'ailleurs, il ne ménage pas ses critiques à l'égard de la classe politique tout au long de cet ouvrage. Selon lui, elle « manque d'ambition, de maturité et de hauteur ».

Dans le chapitre 3, « Sur le marae de Taputapuātea » (pp. 44-55), Richard Tuheia-va revient sur le rôle central de la civilisation mā'ohi. Notons à ce propos, qu'ici comme à de nombreuses reprises dans l'ouvrage, on manque d'explications (en note de bas de page) pour des non-spécialistes de la Polynésie. Ainsi, on aimerait savoir ce qu'est ce marae dont il est dit qu'il a un « rôle central en termes politiques et religieux dans l'ancienne civilisation polynésienne » (p. 44). C'est en fait le plus vaste marae de toute la Polynésie situé à Opoa sur l'île de Raiatea et datant de 1000 AD³. Voyons ce qu'il nous en dit, « à l'époque, le premier berceau d'un réseau de société autochtones basé sur une conception océanienne des choses », « le point de rencontre entre l'immatériel et le matériel », « là on est dans une conscience unique où l'homme fait partie d'un tout indissociable » et le « site [...] inscrit dans une autre entité indissociable, qui est celle du paysage culturel, de la montagne jusqu'à la passe [...] paysage culturel [...] lui-même indissociable de l'identité océanienne » (p. 45). L'importance de ce site a justifié la constitution d'un dossier pour le classement au patrimoine mondial de l'humanité dans lequel Richard s'est grandement investi depuis 2006 avec la population locale. Il obtiendra d'ailleurs en 2009-2010 son inscription sur la liste indicative française. Ce classement illustrerait pour lui la reconnaissance de la position autochtone dans la mondialisation :

« Ce serait au moins deux choses. La première, on aura réussi à faire parler nos ancêtres au nom de l'universel. Ce qui n'était pas gagné d'avance. La seconde, c'est qu'on a réussi à démontrer, au nom de cet universel, qu'aux antipodes des préoccupations de la société occidentale d'aujourd'hui, il existe une autre façon de voir le monde qui a toute sa place et qui est légitime. » (pp. 49-50)

Le chapitre suivant (pp. 56-79) précise la position politique du sénateur polynésien, « souverainiste plutôt qu'indépendantiste » :

2. Le Tāvini Huira'atira est l'abréviation de Tāvini Huira'atira nō te Ao Mā'ohi FLP (« serviteur du peuple polynésien »). C'est un parti politique polynésien indépendantiste, dirigé par James Chancelor. Il fait partie de la coalition UPLD, Union pour la démocratie. Il se confond dans ses statuts avec le Front de libération de la Polynésie (FLP) fondé par Oscar Temaru en 1977, le FLP prenant le nom de Tāvini Huira'atira nō te Ao Mā'ohi en 1983.

3. « The marae was a place of learning where priests and navigators from all over the Pacific would gather to offer sacrifices to the gods and share their knowledge of the genealogical origins of the universe, and of deep-ocean navigation. » (http://en.wikipedia.org/wiki/Taputapuātea_marae).

« L'indépendance, c'est un résultat. C'est un but. On y arrive, conclusion : on est indépendant. Alors que le fait d'être souverainiste, c'est un état d'esprit. Même le jour où l'on sera indépendant, il faudra continuer à être souverainistes. Le travail ne sera pas fini. [...] Et en fait, tous les indépendantistes sont souverainistes à la base. » (p. 65-68)

Le chapitre 6, « Tahiti, une colonie oubliée ? » (pp. 81-101) revient sur l'histoire du centre d'expérimentation du Pacifique (CEP de Mururoa) – « beau mirage doré » (p. 145) dont les essais nucléaires et l'annexion sont les stigmates de la Polynésie française (p. 102) –, et sur les conditions de son implantation en Polynésie. Il est sans complaisance et « tout n'est pas tout blanc d'un côté et tout noir de l'autre » et « l'implantation du CEP ne s'est pas faite par voie militaire » (p. 81) précise-t-il :

« J'ai envie de dire, après vérification, qu'à chaque acte dit colonial, entre guillemets, qui pourrait être relevé dans l'histoire de la Polynésie contemporaine, mais également dans les établissements français d'Océanie ou du royaume de Tahiti et ses dépendances, il y a eu une intervention indigène. Il y a forcément une action indigène qui facilite. Soit sous le coup de manipulation, soit sous le coup d'une compensation financière ou d'intérêts partisans ou particuliers immédiats, ou soit directement par l'indigène polynésien, l'autochtone polynésien avait changé de bord. C'est cela qui permet de faire grandir le débat sur la décolonisation et sur l'autochtonie également. » (p. 82)

Et cela le mène sur ce que doit être l'autochtonie en liaison avec l'universalité qui lui confère sa légitimité et donc en dehors de toute conception nombriliste et ethnocentrée (p. 83) :

« À mon avis, c'est un danger de voir l'autochtonie comme un élément d'affirmation d'une pureté en faveur d'un jardin d'Éden dans lequel nous serions, et tout ce qui viendrait de l'extérieur serait finalement quelque chose d'infamant. Non. L'autochtonie ce n'est pas fait pour rejeter l'Autre. L'autochtonie c'est fait pour se rattacher à un lieu géographique avec une connexion spirituelle, c'est fait pour rattacher l'universel géographiquement. C'est fait pour faire parler ses ancêtres au nom de l'universel. À partir d'un élément foncier, géographiquement déterminé. » (p. 82)

Il lie cette notion de l'autochtonie à celle de résilience communautaire, et donc au « fait de remonter à un traumatisme [...] pour entrer en phase post-traumatique libérateur » (p. 99)

Sur la question de la réinscription de la Polynésie sur la liste onusienne des pays non autonomes et à décoloniser, le sénateur le pose en terme de rééquilibrage⁴ (p. 96) en précisant « qu'on n'est plus

tellement dans une notion de décolonisation en Polynésie française. On est dans une notion de dénéocolonisation » (p. 97). C'est pour lui une façon de « permettre ce coussin d'air politique et économique qui évite tout acte néocolonialiste en Polynésie » (p. 97). Il y revient plus largement dans le chapitre 7 consacré à « la liste de l'ONU des pays non autonomes » (pp. 102-117). À ce propos, il précise que la révision constitutionnelle de 2003 « a tout simplement déclassé la notion de peuple d'outre-mer » qui a été remplacée par celle de « population qui n'a pas du tout le même sens au regard de la scène internationale » car cela a pour conséquence à ses yeux que les Polynésiens n'ont « pas droit à la reconnaissance en tant que peuple autochtone ». Et si « en 2007, l'État signait la déclaration des peuples autochtones », cela n'est qu'un « chèque en blanc » puisque « constitutionnellement ce n'est pas reconnu » (p. 103). Il rappelle que la Nouvelle-Calédonie, grâce à l'action du FLNKS, est inscrite depuis 1985 sur la liste de l'ONU des territoires non autonomes qu'il faut comprendre comme la liste des pays à décoloniser (p. 106). L'inscription de la Polynésie française sur cette liste apporterait « un sentiment de dignité, de protection [...] de neutralité, réel [...] d'avoir un arbitre quand il y a un souci [...] d'un dialogue constructif et renouvelé avec sa puissance coloniale » (pp. 106-107). L'Assemblée de Polynésie française a voté le 18 août 2011 la résolution demandant la réinscription du territoire sur la liste onusienne par 30 voix pour et 27 contre.

Dans le chapitre 8, « Un Māo'hi au Sénat » (pp. 118-133), Serge Massau revient avec Richard Tuheiava sur son comportement comme sénateur polynésien de la République, qui siège « avec un collier polynésien autour du cou », symbole s'il en est de sa polynésialité (p. 118). Enfin, le dernier chapitre, « La tentation néocolonialiste » (pp. 134-142), le sénateur revient sur les raisons actuelles de la présence française en Polynésie : la ZEE de cinq millions de km² qui « propulse la France au second rang mondial en la matière », « la convoitise de la richesse minière sous-marine », « cette ambition à peine avouée de refaire à nouveau de la Polynésie et de sa surface maritime un laboratoire, comme nous l'avons connu avec le CEP » (p. 118), autant de questions d'importance.

En guise de conclusion, le chapitre « Et après ? » (pp. 143-160) termine la présentation de cette série d'entretiens entre le journaliste et le sénateur. Il y revient notamment sur sa notion du développement qui ne doit pas être standardisée et imposée par l'OCDE (p. 147), sur la difficile indépendance du Vanuatu (p. 149), sur le tourisme culturel, l'écotourisme et le cas extrême

4. Il précise également que « le rééquilibrage par la conquête du pouvoir démocratique est la solution qui a été choisie par le Tāvini Huira'atira, et par l'UPLD, d'ailleurs » (p. 97).

d'Hawai'i et son développement touristique à outrance (pp.151-152), etc.

Ainsi, la réflexion politique de Richard Tuheia-va s'enracine à la fois dans sa connaissance intime de la culture polynésienne car il maîtrise parfaitement la langue tahitienne et n'ignore rien des légendes et traditions transmises par les anciens, une solide formation juridique acquise dans une des meilleures universités françaises qu'il a encore aiguisée au fil de l'exercice parlementaire, et sa compréhension sensible du monde Pacifique (« notre mer d'îles », selon l'expression du grand écrivain et penseur océanien, le tongien Epeli Hau'ofa qu'il admire). Ce mélange, suffisamment rare au sein de la jeunesse métissée de Tahiti, souvent en perte de repères, pour être souligné, lui a permis de forger une réflexion cohérente et prospective sur la Polynésie et ses relations à la France, loin des clichés simplistes, que Serge Massau a su parfaitement agencer.

Un ouvrage-clef à lire par toute personne qui non seulement s'intéresse à ce territoire d'outre-mer mais aussi à l'avenir de la France dans le Pacifique, dont les enjeux ne s'arrêtent pas au seul cas calédonien, ou à la place des peuples autochtones dans la mondialisation...

Isabelle LEBLIC,
CNRS-LACITO, Villejuif

Guille-Escuret Georges, 2012a. *Sociologie comparée du cannibalisme : 2. La consommation d'autrui en Asie et en Océanie*, Paris, Presses universitaires de France, 420 p., bibliogr., index.

Guille-Escuret Georges, 2012b. *Les mangeurs d'autres. Civilisation et cannibalisme*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, coll. « Cahiers de l'Homme », 292 p., bibliogr., index.

Georges Guille-Escuret vient de publier successivement trois volumes d'une *Sociologie comparée du cannibalisme*, le premier dévolu à l'Afrique (*Proies et captifs en Afrique*, 2011), le troisième aux Amériques (*Ennemis intimes et absorptions équivoques en Amérique*, 2013) et le deuxième, le seul à être examiné ici, à l'Asie et à l'Océanie (Guille-Escuret, 2012a). Il a

complété cette somme d'un « essai », ainsi qu'il le définit, mettant en regard « civilisation et cannibalisme », approfondissant les observations formulées dans les autres volumes, et achevant de donner son sens à cette entreprise qu'il serait facile de qualifier de gargantuesque (Guille-Escuret, 2012b). Sachant que plusieurs vies ne suffiraient probablement pas à dresser une bibliographie complète de ce sujet, le chercheur, durant les deux décennies qu'il y a travaillé, n'a jamais envisagé de dresser une encyclopédie universelle de l'anthropophagie, et il convient, pour prévenir le dédain que pourraient susciter auprès des spécialistes le titre d'ensemble et les formats relativement brefs adoptés pour cette tétralogie (nullement tétratologique), de tenter d'en qualifier d'abord le ton, la manière et les intentions.

Dès ses premières publications anthropologiques, l'auteur s'est distingué par son style coruscant (qu'on retrouve heureusement dans les volumes évoqués ici) et ses interventions de trublion n'hésitant pas à contester la « discipline », si l'on ose dire, imposée à son domaine de recherche. Au-delà du désir manifeste du rédacteur d'éviter ennui ou « morne incuriosité » pour lui-même comme pour ses lecteurs, et indépendamment de celui, voisin, de « se faire remarquer » en bien ou en mal dont il semble plus libéré que d'autres, ce ton vise aussi à en finir avec la monotonie et la platitude ordinaires des développements dits « scientifiques » prolongeant obscurément « l'ancienne métaphysique » à travers « une science de la nature étudiant les choses mortes et vivantes en tant que choses figées », pour reprendre les termes d'Engels. Tel était aussi l'un des soucis et des traits de style des maîtres de Georges Guille-Escuret, André-Georges Haudricourt et Jacques Barrau, auxquels il a rendu de chaleureux hommages (voir notamment 1997b, 2002) et dont l'inspiration, ou même l'esprit anti-positiviste, continuent de traverser ses ouvrages récents.

Mais que penser d'une « sociologie » du cannibalisme, en dehors de ce qu'ont d'inédit ce titre et l'approche qu'il paraît impliquer ? Faut-il y voir une concession de l'auteur en faveur d'une discipline qui, dans la concurrence actuellement observable entre les diverses « sciences humaines et sociales » (les « SHS » du sabir administratif), est souvent suspectée de vouloir « cannibaliser » ses voisines, ethnologie et anthropologie notamment ? Sur ces points, les développements qu'a consacrés Georges Guille-Escuret à « l'ethnologie inappliquée » (1990) et à « l'anthropologie inutile » (1997a), et qui ont fait connaître ses convictions profondes, interdisent de lui prêter la moindre complaisance à l'égard de telles rivalités universitaires, vis-à-vis desquelles, son parcours académique en témoigne également, il a toujours marqué ses

distances. Ses réflexions, voisines de celles de Gerd Koch (2003) concluant au terme de plus d'un demi-siècle passé à étudier sociétés et objets traditionnels à travers le Pacifique, que « nous n'avons pas appris grand-chose les uns des autres », témoignent là du même attachement désenchanté à une ethnologie empêchée de réaliser ses plus nobles ambitions. Si ce partisan d'une ethnologie ou d'une anthropologie « appliquée », voire « politique », a préféré parler ici de « sociologie » du phénomène cannibale, c'est avant tout pour en restituer les dimensions historiques et sociales, fondamentales selon lui, et mises sous le boisseau – voire l'éteignoir – par le commun des ethnologues, des anthropologues et de leurs lecteurs.

Du reste, l'auteur convient à maintes reprises dans son « essai » que cette « sociologie » reste à établir dans son détail (par exemple, « nous n'en sommes pas encore à élaborer une sociologie strictement dite », 2012b : 238), une fois démontrée sa nécessité et esquissées ses bases, ou plutôt désignés les écueils à contourner, tâches assignées à cette tétralogie. Elle part d'une observation chronologique admissible dans ses grandes lignes. Passionnés par l'anthropophagie dans le dernier tiers du XIX^e siècle, les milieux savants ont ensuite abandonné plus ou délibérément ce sujet à la littérature populaire et à son public réputé crédule et ignare, avant que les brûlots de Harris (1977), d'Arens (1979) et d'Obeyesekere (2005) prétendant réduire à néant le « mythe des mangeurs d'hommes » ne contraignent les plus engagés des spécialistes à dénoncer et démonter pièce à pièce cette entreprise relevant du « négationnisme » en histoire¹. Georges Guille-Escuret n'a pas de mal à pointer, dans ces débats anciens et plus récents comme dans les silences intermédiaires, ce qui participe d'une « idéologie » venue selon lui se substituer à la culture dans les sociétés occidentales du fait de la diffusion de l'imprimerie (2012b : 58-59).

Le cannibalisme se présentant, au terme de ses recherches, comme « une question scientifiquement recevable », il s'agit ensuite de « franchir le rideau » de l'idéologie, notamment en déterminant si ce sujet représente « un enjeu idéologique subalterne » ou non (*ibid.* : 193-194), la première hypothèse rendant quelque peu dérisoire l'ampleur des controverses dont il a fait l'objet, la seconde justifiant amplement ces premiers éléments de « sociologie comparée ». Telle est en fin de compte « la thèse » (2012b : 59) donnant son sens à cette trilogie comme

au sous-titre de l'essai qui l'accompagne. Sur le plan idéologique, la « civilisation » se serait définie comme « modèle » s'opposant à « l'anti-modèle » des cultures pré-idéologiques, spécialement celles où le cannibalisme était avéré ou supposé. Cicéron, à propos des « devoirs » de l'être humain, avait déjà vanté l'*humanitas* contre la *feritas* (cruauté quasi animale, pire que la *ferocitas*), mais il reviendra aux Modernes de faire de cette opposition une des pierres angulaires de leurs idéologies de « progrès », dont le développement des sciences et des techniques peut difficilement être séparé – sans parler, il va de soi, des entreprises coloniales ayant mis à mal un nombre incalculable de sociétés humaines.

Dans son exposé consacré à l'Asie et à l'Océanie, que l'auteur a eu raison d'envisager comme un quasi continuum, le lecteur spécialisé trouvera peu d'erreurs, mais beaucoup d'oublis, justifiés comme on a vu par le souci de s'en tenir à des « cas d'école » et d'éviter un encyclopédisme noyant l'analyse sous une avalanche de « faits » ou de récits prétendant à la véracité, mais aussi dus à un certain défaut de familiarité avec les sujets abordés. Il faut mettre au compte des lapsus les 'Are'are donnés comme une île (2012a : 172) ou la mention répétée (p. 198) du fusil « Schneider » pour désigner l'Enfield 1853 calibre .577 à chargement par le canon, modifié à partir de 1864 grâce au système « Snider » de chargement par la culasse, remplacé un lustre plus tard dans diverses armées par les armes du type Martini-Henry car sa chambre de compression explosait souvent au visage des tireurs, défaut qui en fit le fusil de traite préféré des *blackbirders* en Mélanésie. On aurait attendu plus de prudence dans l'utilisation répétée (2012a : 195 et ailleurs) des récits du « providentiel Festetics de Tolna » (1903), dont les dissimulations et les forfanteries éclatent chaque fois que ses propos peuvent être croisés avec d'autres sources (*JSO* 126-127 : 329 sq.). S'il était utile de citer le témoignage d'un Occidental ayant mangé de la chair humaine au Vanuatu, pourquoi ne pas ne pas avoir recouru à celui de Tom Harrisson (en cela soutenu par l'irréprochable John Layard), qui a consacré une trentaine de pages à cette expérience (1937 : 395-424) ? Le ton et le titre de ce récit, *Savage Civilisation*, auraient pu aussi alerter l'auteur de cette somme, sa thèse s'y trouvant déjà esquissée. Il ne se réfère (2012a : 204) qu'à un texte très édulcoré publié en temps de guerre (1943) et devant moins à Harrisson qu'à la censure militaire britannique.

1. Georges Guille-Escuret emploie et défend ce terme à diverses reprises (par exemple 2012b : 121). Sans doute est-ce par souci de brièveté qu'il ne s'est pas référé, dans ces deux volumes, au recueil pionnier de Pierre Vidal-Naquet (1987) pointant et analysant l'utilisation des « délires » d'Harris et d'Arens sur le cannibalisme par les crypto-néonazis dits d'ultra-gauche. Ses étudiants et ses proches, dont j'étais à l'époque, ne peuvent oublier ses vigoureuses démonstrations mettant en lumière les apparentements de ces divers types de « négationnisme » ou d'« inexistentialisme » comme il disait après Marcel Gauchet.

Certaines références classiques, notamment allemandes, manquent dans l'un et l'autre volumes de Georges Guille-Escuret. Le travail d'Andree (1887) n'est pas signalé, en dépit de son audace conduisant d'autres chercheurs allemands à dresser un peu plus tard une mappemonde de l'anthropophagie (Henkenius, 1893) et permettant ultérieurement à Volhard (1939) de consacrer à ce sujet une somme bien connue dont G. Guille-Escuret dit seulement (2012b : 83) qu'elle « a mauvaise réputation ». Évoquer l'importance au moins symbolique de l'article de Crawford (1866), très discuté au sein de « l'anthropologie victorienne », et de la petite étude de Girard de Rialle (1875) relevée par d'autres auteurs (notamment Boetsch, 2005), aurait permis de mieux faire revivre les premiers débats « savants » autour de cette question. *Le Temps*, en dernière page de son édition du 12 octobre 1875, offrait ce résumé à l'usage du grand public :

« Vient de paraître chez E. Leroux éditeur, 28 rue Bonaparte, *De l'anthropophagie, étude d'ethnologie comparée*, par M. Girard de Rialle, secrétaire de la Société d'anthropologie de Paris. Un volume in-8°. Dans cet opuscule, l'auteur expose que l'anthropophagie ne se rencontre pas chez les peuplades les plus rapprochées de l'état le plus primitif de l'humanité, mais bien chez les peuples doués d'une civilisation déjà assez avancée ; il recherche en même temps les causes de cette coutume qui seraient, selon lui, la vengeance, le mysticisme et la gastronomie. Sous la forme un peu paradoxale de cette thèse, l'auteur a raconté une foule de faits curieux empruntés à l'ethnographie de l'Océanie, de l'Afrique et de l'Amérique. »

Concernant l'Insulinde et l'Océanie, il aurait été utile de rappeler aux lecteurs certaines publications du milieu du xx^e siècle, assez largement saluées ou débattues par les spécialistes et qui attestent qu'ils persistaient à inclure l'anthropophagie dans leurs thèmes de recherche. Ainsi du monumental ouvrage de Riesenfeld (1950 : 651-656 notamment) tendant notamment à cerner ce qu'avait été la culture cannibale en Mélanésie, dans ses usages, ses représentations et son extension, ou des travaux de Carl A. Schmitz, tel son *Wantoot* (1963), justement critiqué par Anthony Forge (1964 : 1421-1422) pour son caractère assertorique et insuffisamment démonstratif quant à l'opposition qu'il discernait entre cette population et leurs voisins anthropophages, ou encore son introduction à l'exposition présentée en 1962 au musée de Bâle sous le titre « Kopfjäger und Kannibalen ». Tout laisse à croire néanmoins que c'est pour se plier aux demandes de son éditeur de se cantonner à un volume n'excédant pas quatre cents pages que G. Guille-Escuret a choisi de laisser de côté ces références anciennes ainsi que d'autres plus

récentes dont on ne fatiguera pas le lecteur, et qu'il a parfois dû adopter le pas de course pour couvrir son immense sujet.

Ne consacrant ainsi que trois pages à la Micronésie (2012a : 152-154), l'auteur ne pouvait rien dire de Pohnpei et du cannibalisme de ses dignitaires, attesté non seulement à l'époque de la domination des Saudeleur mais du temps même de la présence d'O'Connell, entre 1828 et 1833 (O'Connell, 1972 : 165 et 194 ; Hanlon, 1988 : 15 et 45, voir aussi note 38 renvoyant aux travaux de Riesenfeld). À propos de l'archipel des Gilbert (Kiribati aujourd'hui), Georges Guille-Escuret (2012a : 153-154) commente ironiquement un passage du père Sabatier (1939 : 118) complimentant ses « ouailles » d'avoir « depuis longtemps abandonné le cannibalisme », affirmation que n'était pas la moindre source. Mais dans un autre passage consacré au cannibalisme mythique (*ibid.* : 89-90), le missionnaire avait précisé l'origine de ses informations, Arthur Grimble (1989 : 288-290). Celui-ci rapportait ailleurs (*ibid.* : 92) ce récit d'un insulaire anonyme de Butaritari :

« *During the reign of Teitimaroroa [xviii^e siècle] the first European is said to have arrived. At this time, although the people were cannibals, they lived fairly peaceably and did not practise cannibalism unless forced to by lack of food.* »

Hors de toute considération missionnaire, Finsch (1893 : 27), s'appuyant sur les témoignages de deux *beachcombers*, Wood et Kirby, interrogés par l'expédition navale d'exploration américaine de 1838-1842, et sur les observations qu'il avait pu faire lui-même sur place en 1879, admettait qu'à l'issue des combats auxquels les femmes prenaient une part des plus actives, il pouvait arriver que de la chair humaine soit consommée, mais ajoutait que ce n'était pas une raison pour stigmatiser (*brandmarken*) toute la population des Gilbert comme cannibale. Il ne s'écartait guère en cela des informations recueillies par l'expédition américaine :

« *The bodies of the slain are not generally eaten, but, according to their own account, it occasionally happens that when some noted warrior has been killed, the young men eat portions of his flesh from hatred, and through a desire to appear fierce and terrible. Kirby stated two cases in which he knew human flesh to have been eaten. One was that of an old man of Kuria, who had offended a chief on Apamama, and the other, of four slaves of the king, who had attempted to escape from the island in a canoe. All these were killed, and particular parts of their bodies eaten. The act, it was thought, was prompted by vindictiveness, and a desire to taste an unusual kind of food. We may therefore conclude that they are not to be considered as cannibals, though, according to Kirby, they seem to have no apparent disgust at eating human flesh.*

In Makin, where they have had no wars for a hundred years, they are much less bloodthirsty, and during the seven years Wood was on the island, only one man was put to death. He does not believe that the people are cannibals, but he has frequently heard the old men relate, that during times of scarcity their ancestors sometimes ate human flesh. » (Wilkes, 1844 : 98)

La Polynésie est souvent parcourue à la même vitesse. Les îles Cook ne sont évoquées que dans deux phrases allusives (2012a : 297 *sq.*), en dépit de l'abondance des témoignages disponibles, non seulement de la part des missionnaires ou des ethnologues, mais des insulaires eux-mêmes, dont les propos ne sauraient être négligés. Pour ne citer ici que les premières phrases de Pa Maretu Ariki (1911 [1873] : 201-202, voir aussi l'édition de ses papiers par Marjorie Tuaikene Crocombe, 1983),

« Some people say that cannibalism in Rarotonga is due to an acquired taste for man's flesh. It is not so. It was on account of acts of arrogance, spiteful oppression and sacrilege, that revenge was sought for, or taken, and human flesh eaten. The ariki, or high chief, never had human-ovens; it was only the warriors and those below the rank of chief who indulged in such ovens. The arikis would not countenance the eating of human flesh – they discouraged such acts. No chief would eat of human flesh lest the example would be followed by the people, and thus they would acquire an unsatiable craving for such flesh; that is the reason why the chiefs would not eat it, lest the craving would become so great that there would be no satisfying it – it would become a habit, and the people would soon kill one another and very soon all men would be killed (consumed). The fat of man was delicious; it had not the strong taste or smell of pig-flesh or fish; human flesh was not strong but very sweet. This was the reason why the chiefs would not eat of that flesh lest the craving for it afterwards became ungovernable. No one ate human flesh during times of peace; only when war prevailed. To eat human flesh during times of peace was a grave offence against the arikis, and any person so offending would be condemned. In the case of any person killed in times of peace, by another, for the purpose of a feast, the arikis sent their karere (messenger) to give notice that the body was to be conveyed to the shrine of the god Tangaroa, at Vai-rotā (spelt by most Rarotongan historians as Vaerota), as an offering to that god, and in place thereof pigs and kava-ata were ordered to be substituted at the feast, for to eat human flesh during times of peace was a breach of the ariki law; anyone offending would be acting in defiance of the rule of the arikis and chiefs. »

Te Rangi Hiroa (1944 : 16) écrivait de son côté :

« Human flesh was eaten throughout the group when opportunity afforded, usually after battles when the victors utilized their slain enemies. Individual cannibals lived apart and secretly preyed on women and children, but they were detested and were killed sooner or later by relatives of their victims. In Mangaia, defeated warriors, who took refuge in secret caves, ambushed individuals who came their way and ate them. In Rarotonga, the warriors required human flesh as a relish (ono) with their kava beverage. The warriors stalked unsuspecting

victims from a neighboring tribe. When they could not procure an outsider, they sometimes killed a member of their own tribal group to avoid the shame of failure. »

De la Mélanésie qu'il évoque de manière plus détaillée, Georges Guille-Éscuret a souhaité réserver l'étude de l'île Rossel (et non « Rossell » comme il écrit constamment) à son deuxième volume (2012b : 164-170) où il s'attarde, « au titre d'une épistémologie du témoignage », sur le « récit du naufrage » du *Saint-Paul* en 1858 publié dans *Le Tour du monde* par Victor de Rochas en 1861, certains rescapés ayant été adoptés et d'autres mangés. Sur les insulaires eux-mêmes, il est dommage qu'il se soit contenté des indications vagues et de seconde main de Seligman, sans se référer à la monographie d'Armstrong, auteur confus mais qui reste le seul à avoir réellement approché cette société, avec près d'un chapitre sur le cannibalisme et un copieux appendice historique étudiant en détail l'épisode de 1858, d'après le récit de Rochas et d'autres sources (1928 : 106 *sq.*, 123 *sq.*, 189 *sq.*). Mais de ces défauts ou omissions de détail qui affaiblissent malheureusement la portée de certaines pages et dont les « inexistentalistes » pourront toujours tirer argument pour contester la validité générale de cette somme et de ses propositions, selon la méthode habituelle des « hyper-critiques » paranoïaques, les océanistes sérieux tireront certainement une leçon toute différente, voire opposée. Pour commencer, tout en regrettant ces scories mais les sachant difficilement évitables dans une telle entreprise, ils ne marchanderont sans doute pas leur admiration pour ce colossal travail de synthèse qui parvient à évoquer les anthropophages réels ou supposés d'Océanie et d'Australie en seulement 242 pages (2012a : 149-390).

Invété ou circonstanciel, le cannibalisme, écrivait Jacques Barrau (1983 : 166), est un sujet ayant « assez d'importance pour qu'on y regarde de plus près », et il faut aussi rendre hommage à Georges Guille-Escuret de s'y être consacré à ce point, sans craindre de se voir raillé ou marginalisé en sortant des sentiers battus de la recherche contemporaine. Surtout, non content d'avoir démontré qu'il s'agissait d'un thème relevant définitivement de l'investigation scientifique, ce qu'on pourrait déjà décrire comme un petit triomphe dans le climat intellectuel d'aujourd'hui, il propose une méthode d'examen des sources, des témoignages et des analyses dont les deux ouvrages examinés ici montrent à la fois l'efficacité et le bien-fondé dans les « cas d'école » bien documentés par le chercheur et dont le nombre l'emporte de beaucoup sur les autres. Pour ces derniers, omis ou insuffisamment étudiés dans ce travail pionnier, ceux qui s'y pencheront reconnaîtront vite les mérites de la méthode historico-sociologique mise en œuvre par Georges Guille-Escuret, et la fécondité de ses

hypothèses sur le cannibalisme de crise sociale, qu'il serait facile, mais trop long ici, de mettre en évidence sur des cas qu'il n'a pas étudiés.

RÉFÉRENCES CITÉES

- ANDREE Richard, 1887. *Die Anthropophagie. Eine ethnographische Studie*, Leipzig, Verlag von Veit & Comp.
- ARMSTRONG William E., 1928. *Rossel Island. An Ethnological Study*, Cambridge, At the University Press.
- BARRAU Jacques, 1983. *Les Hommes et leurs aliments*, Paris, Temps actuels.
- BOËTSCH Gilles, 2005. A Metaphor of Primitivism: Cannibals and Cannibalism in French Anthropological Thought of the 19th Century, *Estudios del Hombre* 19, « Man and Meat », pp. 55-72.
- CRAWFURD John, 1866. On Cannibalism in Relation to Ethnology, *Transactions of the Ethnological Society of London*, vol. 4, pp. 105-124.
- FESTETICS DE TOLNA Rodolphe, 1903. *Chez les cannibales. Huit ans de croisière dans l'océan Pacifique à bord du yacht Le Tolna*, Paris, Plon-Nourrit.
- FINSCH Otto, 1893. *Ethnologische Erfahrungen und Belegstücke aus der Südsee. Dritte Abteilung : Mikronesien. I. Gilberts-Inseln*, Wien, Alfred Hölder.
- FORGE Anthony, 1964. *Wantooat : Art and Religion of the Northeast New Guinea Papuans*, Review, *American Anthropologist* 66, pp. 1421-1422.
- GIRARD DE RIALLE Julien, 1875. De l'anthropophagie, étude d'ethnologie comparée, in *Association française pour l'avancement des sciences. 3, Comptes rendus de la 3^e session*, Lille 1874. Paris, au bureau de l'association, pp. 648-676.
- GRIMBLE Arthur, 1989. *Tungaru Traditions. Writings on the Atoll Culture of the Gilbert Islands*, Honolulu, University of Hawaii Press.
- GUILLE-ESCURET Georges, 1990. Une recherche perdue en son temps : l'ethnologie inappliquée, *L'Homme* 115, pp. 98-112.
- , 1997a. *L'anthropologie, à quoi bon ?*, Paris, L'Harmattan.
- , 1997b. Jacques Barrau : un naturaliste au milieu des hommes (1925-1997), *Journal de la Société des Océanistes* 105, pp. 209-212.
- , 2002. La garance, la pomme de terre et le caillou : un naturaliste à histoire, *Journal de la Société des Océanistes* 114-115 : *En hommage à Jacques Barrau*, pp. 9-12.
- HANLON David, 1988. *Upon a Stone Altar. A History of the Island of Pohnpei to 1890*, Honolulu, University of Hawaii Press.
- HARRISSON Tom, 1937. *Savage Civilization*, New York, Alfred A. Knopf.
- HENKENIUS Hermann, 1893. Entstehung und Verbreitung der Anthropophagie. Mit einer Karte, *Deutsche Rundschau für Geographie und Statistik* 15, pp. 348-357.
- KOCH Gerd, 2003. *Man wusste nicht viel voneinander. Ein Ethnologe unterwegs im Pazifik*, Dresden, Edition Failma.
- MARETU, 1911 [1873]. A Word about Cannibalism at Rarotonga, *Journal of the Polynesian Society*, 20-4, pp. 201-209.
- , 1983. *Cannibals and Converts. Radical change in the Cook Islands*, translated, annotated and edited by Marjorie Tuaikene Crocombe, Suva, Institute of Pacific Studies.
- O'CONNELL James F., 1972. *A Residence of Eleven Years in New Holland and the Caroline Islands*, Saul H. Riesenberg editor, Canberra, Australian National University Press.
- RIESENFELD Alphonse, 1950. *The Megalithic Culture of Melanesia*, Leiden, E. J. Brill.
- SABATIER Ernest, M. S. C., 1939. *Sous l'Équateur du Pacifique. Les îles Gilbert et la mission catholique 1888-1938*, Issoudun-Paris, Dillen.
- SCHMITZ Carl A., 1962. *Kopffäger und Kannibalen. Führer durch das Museum für Völkerkunde und Schweizerische Museum für Volkskunde Basel*, Basel, Museum für Völkerkunde.
- , 1963. *Wantooat : Art and Religion of the Northeast New Guinea Papuans*, The Hague, Mouton.
- TE RANGI HIROA (Peter H. BUCK), 1944. *Arts and Crafts of the Cook Islands*, Honolulu, Bishop Museum Press.
- VIDAL-NAQUET Pierre, 1987. *Les assassins de la mémoire*, Paris, La Découverte.
- VOLHARD Ewald, 1939. *Kannibalismus*, Stuttgart, Strecker und Schröder.
- WILKES Charles, 1844. *Narrative of the U.S. Exploring Expedition...*, Volume 5, Philadelphia, C. Sherman.

Gilles BOUNOURE

WITTERSHEIM Éric, 2006. *Des sociétés dans l'État : anthropologie et situations postcoloniales en Mélanésie*, Paris, Aux lieux d'être, 196 p., bi-

bliogr., 3 cartes hors texte, 3 illustrations dans le texte.

Allusion à Pierre Clastre (1974), le titre indique le renversement de perspective : non pas considérer que les sociétés éloignées, ici le Vanuatu et la Nouvelle-Calédonie, sont gouvernées par leurs traditions contre l'émergence d'un État, mais qu'au contraire elles se construisent par la mise en place d'un État indépendant.

L'auteur mène « une sociologie des nouveaux leaders en Mélanésie » (p. 16) et approfondit par-là les « pratiques politiques contemporaines des Mélanésiens, et [...] la manière dont ils se sont trouvés peu à peu insérés dans des logiques d'État, coloniales puis postcoloniales » (*ibid.*). Par comparaison de l'histoire politique des deux entités et des expériences de deux leaders politiques, Jean-Marie Tjibaou (1936-1989) et Gérard Leymang (1937-2002), il s'agit de mettre en évidence l'émergence d'un nouvel espace politique et intellectuel qui a relié de manière originale la référence aux traditions et l'exigence démocratique, fournissant « la base d'une réflexion plus large sur le rapport entre l'expérience individuelle et les processus historiques de décolonisation » (p. 96).

La première partie, subdivisée en deux chapitres, explicite le cadre théorique et critique. Éric Wittersheim s'interroge sur l'incapacité de l'anthropologie française jusqu'aux années 1980 à prendre la mesure de l'irruption des nationalismes mélanésiens. Il met en cause la cécité des théories classiques (mentalité primitive, structuralisme, systèmes symboliques) et celle de l'approche plus contemporaine de l'invention des traditions, face à la construction des États mélanésiens.

Sans voir l'aliénation provoquée par la situation coloniale, l'anthropologie classique a accentué l'écart entre l'individu moderne, autonome et agissant et celui des sociétés traditionnelles, se confondant avec son environnement et incapable d'accéder à la modernité. L'auteur constate que le programme de Georges Balandier centré sur l'urbain et la formation de l'État fut assez peu mis en œuvre à sa suite, a fortiori en Océanie où la prise en compte du fait colonial, les mutations sociales et politiques des sociétés traditionnelles ont été plus longuement encore délaissées au profit des approches classiques.

Le processus d'invention des traditions propre aux États modernes a fourni un cadre d'interprétation incontournable à la montée des nationalismes en Océanie. Le choc colonial serait le point de rupture entre une tradition

vécue (vraie) et une tradition représentée (factice). Mais l'auteur renvoie plutôt cette lecture à la transposition dans le contexte océanien d'une opposition entre vraie et fausse culture apparues avec la pensée scientifique occidentale et le tournant de la modernité en Europe. Phénomène supposé universel, l'invention d'une communauté nationale n'est plus alors appréhendée dans l'expérience propre à chaque population, mais comme une évolution inéluctable vers la modernité occidentale, synonyme d'appauvrissement, de dévoiement et d'instrumentalisation de la culture.

De plus, les dichotomies réductrices tradition/modernité, authenticité/inauthenticité ont conduit à une perception dépréciative du changement et ont freiné une réflexion sur l'émergence du nationalisme. Elles tendent à « masquer la complexité des sociétés océaniques et à ignorer leur histoire » (p. 35). Ne voir les indigènes et leurs leaders que du point de vue de l'occidentalisation et l'acculturation conduit à ne pas reconnaître leur capacité à revendiquer la nation ou le renouveau culturel autrement que par l'imitation des modèles occidentaux.

Or, concernées à la fin du ^{xx}e siècle par plus de cent ans de colonisation, les sociétés mélanésiennes ont intégré des éléments exogènes en se les appropriant, de telle sorte que « ces différents éléments constituent aujourd'hui "leur culture" ». Réaffirmation et réappropriation sont ici indissolublement liées » (p. 72). Y compris l'expérience de l'assimilation et son rejet font partie intégrante de l'identité culturelle. Les Mélanésiens d'aujourd'hui ne sont pas les porteurs de traditions appauvries et vouées au spectacle, la culture ne cessant de se recomposer au fil de l'histoire, comme il est du sort des traditions de subir des manipulations (ainsi dans ces sociétés traversées de luttes, stratégies et ruses qui ont de tous temps recomposé les statuts et le pouvoir).

La prise de conscience nationaliste des leaders mélanésiens s'est faite à partir des années 1970 par le discours sur le renouveau de la coutume. L'ambiguïté réside dans les contradictions de ces discours qui n'étaient pas le seul fait de leaders politiques exposés au monde occidental et qui révèlent les changements anciens apportés par le christianisme, l'économie de marché et l'éducation. Ce mouvement n'était pas isolé, mais s'intégrait dans le *Pacific Way of life* des nouveaux États indépendants, dans l'opposition du mode de vie océanien à celui de l'Occident.

Les reformulations de la tradition ont été orientées vers un projet de société harmonieux et intégrant la modernité. Il s'agissait de donner une image acceptable de sociétés jusque-là dévalorisées au prix d'inévitables sélections et aménagements. Suivant Bénédicte Anderson (1983), l'auteur évoque par-là autant de

références communes qui ont permis aux individus de s'imaginer membres d'une même communauté nationale alors impensée, y compris en réinterprétant les mythes à des fins politiques.

Pour autant, ces aménagements ont été vus comme une manipulation et une falsification émanant de leaders urbains occidentalisés, alors que le rapport qu'entretenaient ces leaders à leurs traditions n'avait pas été approfondi, pas plus que l'enracinement de la religion chrétienne en Océanie. Il s'agit donc de déplacer la focale en portant intérêt à l'expérience vécue par les nouveaux leaders mélanésiens, ainsi qu'à l'émergence d'une pensée postcoloniale dans laquelle l'idéal démocratique se mêle aux références chrétiennes et à la coutume comme éléments positifs pour s'affranchir de la domination. Ce que l'auteur désigne comme une anthropologie de l'action permet de mettre en évidence les stratégies et marges de manœuvre des acteurs plutôt que la reproduction sociale. Comprendre la montée des nationalismes océaniens suppose ainsi de prendre en compte tous les éléments qui composent les situations historiques concrètes du passage de l'ethnie à la nation, dont le rôle joué par les leaders politiques dans la conscience des répercussions du traumatisme colonial, élément central des constructions identitaires.

Deux dimensions sont à explorer conjointement : l'ancrage dans la tradition sans préjuger de l'inauthenticité des référents culturels mobilisés et l'imprégnation du monde occidental qui ne se réduit pas à une imitation. Il s'agit de savoir « dans quelle mesure [les nationalismes] empruntent à l'héritage culturel mélanésien pour asseoir leurs bases, tout en ne perdant pas de vue cette scène coloniale qui tout à la fois suscite, permet et subit leur émergence » (p. 84). Contre l'approche des sociétés en termes d'intégrité culturelle et d'incompatibilités de modèles, il s'agit plutôt de voir comment deux systèmes culturels se relient en s'intéressant au temps court, à l'événement et au politique dans ce qu'ils sont capables de donner du sens et une cohérence au changement social.

L'auteur prône un changement de posture anthropologique : reconnaître différentes légitimités des discours sur la culture, dont « l'autorité narrative » (p. 80) des indigènes, plutôt que la seule légitimité du positivisme scientifique. Or, les réactions des Océaniens ont été vives face à l'image archaïsante que les anthropologues ont donné d'eux et suscite « un sentiment plus épidermique : celui de se voir

dépossédés d'une identité qui, si "inauthentique" puisse-t-elle être, est pourtant celle à travers laquelle ils se perçoivent et continuent de se définir, en opposition au monde occidental » (p. 77). Pour autant, le but des différents leaders politiques océaniens n'était pas de produire un discours objectif sur leur propre culture, mais d'affirmer un certain nombre de valeurs pour permettre une certaine prise de conscience nationaliste. Ceci n'a pas empêché que leur soit contestée la légitimité d'une mise en scène de leur passé ou la sincérité de leur discours, comme si la culture ne pouvait pas être observée par soi-même et les leaders s'y identifier sans devenir une mystification.

Par une mise en perspective des trajectoires avec leurs actions et de leurs écrits, Éric Wittersheim se donne pour but dans la seconde partie de l'ouvrage de « souligner combien l'expérience vécue par Tjibaou et Leymang éclaire la compréhension plus globale des changements vécus ou suscités par les Mélanésiens durant la seconde moitié du ^{xx}e siècle » (p. 98). L'auteur examine en particulier le rapport que ces leaders politiques¹ ont entretenu avec les institutions coloniales en Nouvelle-Calédonie et aux Nouvelles-Hébrides.

Les deux leaders se sont côtoyés en passant par les mêmes étapes : ils sont devenus prêtres catholiques après une formation au séminaire mariste de Païta, ils ont étudié les sciences humaines en France à la fin des années 1960. Tous deux ont développé « une conception humaniste et océanienne du message chrétien pour dénoncer les injustices du colonialisme dans leurs pays respectifs » (p. 96). Ils se sont heurtés à la hiérarchie ecclésiastique et à l'administration coloniale et ont subi la même disqualification que les leaders anglophones (reproches d'avoir mal intégré leur formation religieuse et universitaire, d'avoir idéalisé leur société du fait de longues périodes d'éloignement et de plus être de véritables Mélanésiens). Mais contrairement à ces derniers, ils ont été confrontés à la résistance de la puissance coloniale française, soucieuse de conforter sa présence dans le Pacifique et rétive à l'émergence d'une classe dirigeante mélanésienne.

Le chapitre 3 est consacré à Jean-Marie Tjibaou. Sa trajectoire se situe dans un contexte d'isolement imposé par la France à ses territoires du Pacifique, d'où la nécessité pour les Kanak de se repenser comme membres de la civilisation océanienne et renouer les liens avec les pays environnants. Tjibaou a vécu l'isolement et la marginalisation des Kanak dans son parcours

1. L'auteur reprend la distinction des sciences politiques entre « élites » et « leaders ». Les seconds se manifestent par un engagement actif et s'imposent à partir de leur charisme et de leurs compétences et non sur la base du seul capital social hérité. Cela suppose l'acquisition de savoirs et valeurs du monde occidental et leur permet d'agir comme médiateurs à partir de trois sources : la sphère sociale coutumière dans laquelle ils sont insérés, les religions chrétiennes, la société européenne à travers les institutions coloniales et l'économie de marché (p. 69).

scolaire et sa carrière de prêtre catholique. Il a critiqué le manque d'autonomie politique de l'Église catholique qui étouffait les revendications d'indépendance ainsi qu'une application non équitable du message évangélique.

Contrairement aux autres leaders kanak, qui recouraient aux discours tiers-mondistes et marxistes, la formation d'ethnologue de Tjibaou l'a conduit à approfondir la critique du colonialisme et de la prétendue supériorité occidentale en répliquant sur le terrain de la dignité culturelle. Il a puisé dans l'ethnologie les références positives pour la culture kanak, héritage dont l'Église l'avait éloigné. La renaissance identitaire, mise au service de la lutte contre la marginalisation, a connu un tournant décisif avec le festival Mélanésie 2000 en 1975, qui fut la première manifestation collective du sentiment national kanak. Ce festival a été l'occasion pour Tjibaou d'évoquer les références communes d'une civilisation océanienne dépassant les particularismes et contourner ainsi l'isolement imposé par l'État français.

Attaché au message chrétien, Tjibaou en a fait une interprétation progressiste intégrant les Kanak dans l'universalité humaine, au contraire des images primitivistes qui dominaient alors. De même, il a cherché l'articulation entre les structures coutumières et la démocratie électorale (ce que l'accord de Nouméa de 1998 a finalement mis en œuvre) et celle entre l'appartenance kanak et les droits individuels. Le leitmotiv d'un modèle kanak spécifique et ouvert aux échanges avec les autres cultures est empreint d'un humanisme marqué par l'influence de l'Église. Cette prise en compte de l'universel a permis à Tjibaou de revendiquer une part d'héritage des principes que l'État colonisateur bafouait lui-même. De cette manière, Tjibaou ne s'est pas inscrit dans une conception figée de la culture kanak mais il l'insérait dans l'histoire coloniale.

Avançant de façon non dogmatique, Tjibaou pensait le développement économique dans une optique libérale intégrant l'ensemble des populations calédoniennes. Mais, s'opposant à l'affirmation vaine d'une société calédonienne pluriethnique et unie par l'égalité républicaine, que contredisent l'histoire et les cloisonnements entre groupes culturels, Tjibaou proposait l'attribution d'une citoyenneté à tout résident qui en ferait la demande en vertu de l'exercice du droit d'accueil kanak. En accord avec la règle du consensus, il a développé une conception relationnelle de la souveraineté par le libre choix des interdépendances entre États.

Le cas de Gérard Leymang, abordé dans le dernier chapitre, met singulièrement en évidence comment la politique française a empêché que se développe toute forme de contestation de l'ordre colonial venant de leaders mélanésiens. Ici, la comparaison au sein du condominium

des Nouvelles-Hébrides (1906) montre à quel point l'État français et les colons, y compris en Nouvelle-Calédonie dont dépendait l'administration francophone néo-hébridaise et a contrario de la politique menée par l'Angleterre à partir des années 1950, se sont évertués à freiner l'émergence d'une élite mélanésienne par refus de l'indépendance.

Alors qu'il a symbolisé l'opposition francophone dans les années 1970, qui a failli conduire à la guerre civile lors de l'accès à la souveraineté nationale (1980), Leymang a été paradoxalement un des premiers à parler d'indépendance dans les années 1960. Il mettait alors en cause une domination coloniale passant par celle de l'Église et l'impossibilité pour l'Océanien de se révéler comme chrétien avec sa propre culture. Jugé sévèrement pour ses interventions en faveur de l'indépendance, son autorité intellectuelle était contestée, manifestant l'incrédulité des autorités coloniales face à la possible émergence d'une élite mélanésienne. Mais, contrairement à Tjibaou qui est sorti du carcan particulariste en développant la sensibilité pan-océanienne, Leymang « s'est trouvé peu à peu enfermé dans les contradictions qui sont celles de la France dans le Pacifique » (p. 143).

Dans le monde francophone océanien, les missions catholiques se sont inféodées aux intérêts coloniaux. Objectif pourtant ancien de l'Église, ce n'est qu'en 1946 pour la Nouvelle-Calédonie et 1955 pour les Nouvelles-Hébrides qu'ont été ordonnés les premiers prêtres indigènes. Pour expliquer la réticence des missionnaires maristes, l'auteur met en exergue, parmi les autres explications habituellement avancées, l'épisode du père wallisien Petelo Liku mo Akaaka à la fin du XIX^e siècle, lequel, après son ordination, développa une argumentation nationaliste en contestant la place des pères blancs dont Wallis n'avait selon lui plus besoin. L'initiative fut réprimée, mais elle eut pour effet de ralentir la formation de prêtres indigènes.

De manière générale, la France a été incapable de promouvoir une élite mélanésienne par « impossibilité à imaginer une relation autre que coloniale avec ses territoires de la région » (p. 174). Les Français n'ont pas saisi l'importance de l'émergence de nouveaux leaders mélanésiens. Ils ont plutôt fait preuve de mépris, les considérant comme incapables d'accéder aux responsabilités, tout en les percevant comme dangereux et inauthentiques au regard d'une société traditionnelle accommodée au cadre colonial (avec des catégories juridiques telles que le chef, la tribu ou la coutume qui confortent la vision de cultures incompatibles avec la démocratie).

L'auteur conclut à une relation étroite et ambivalente des leaders avec les institutions occidentales. Émergeant grâce à une ouverture du pouvoir colonial, ils se sont cependant affrontés aux tenants de l'autorité, condition

pour ces sociétés d'accès à l'indépendance et d'expression de leur propre identité. Dans les deux cas étudiés, l'idée d'indépendance, tout en faisant référence à la coutume, s'est construite sur un principe démocratique seul en mesure de contrer les institutions coloniales. Les nouveaux leaders ont eu la capacité d'écarter les autorités coutumières tout en activant leurs réseaux dans une forte interdépendance avec les communautés dont ils sont issus.

L'ouvrage d'Éric Wittersheim est dense. Les deux premiers chapitres foisonnent de réflexions autour des thèses centrales. À ce titre, leur présentation aurait gagnée à être mieux ordonnée sans forcément nuire à la réflexion de l'auteur et aux nombreuses références mobilisées. Les deux chapitres consacrés à Jean-Marie Tjibaou et Gérard Leymang sont plus synthétiques, l'auteur précisant bien qu'il ne prétend pas reconstituer des biographies individuelles mais éclairer au travers de trajectoires singulières les changements vécus par les Mélanésien.

Un des intérêts de l'ouvrage est la défense d'une anthropologie de l'action face à des phénomènes contemporains qui déjouent la cohérence de systèmes pris isolément. Outre que ce renouvellement de l'anthropologie est peut-être aujourd'hui largement acquis, on peut regretter un certain schématisme du regard critique vis-à-vis des anthropologies classiques en créant après coup des oppositions qui n'ont peut-être pas existé à ce point. Ainsi, à propos du reproche d'essentialiser les cultures, Maurice Godelier note par ailleurs qu'il s'agit largement d'un faux procès car la plupart des ethnologues « ont souligné à satiété qu'il n'existe pas d'essence "éternelle" de tel peuple ou de tel groupe humain, que l'identité d'un groupe est toujours le produit d'une histoire particulière, une "construction" historique, qu'elle est toujours plurielle, ouverte sur les emprunts possibles » (2010 : 25). La critique de l'invention des traditions, percutante par son approfondissement et la revue des auteurs anglophones et francophones qui ont participé au débat pour le Pacifique, pêche par cette même tendance à rejeter un angle d'analyse qui paraît plus complémentaire qu'opposé à celui de l'auteur. Le reproche le plus fort repose sur une sorte de complicité de l'ethnologie classique et la théorie de l'invention des traditions avec le pouvoir colonial, du fait d'avoir ignoré le contexte colonial des sociétés étudiées ou de délégitimer la reconstruction culturelle émanant des leaders politiques indigènes. Mais le point faible de la critique est son seul appui sur une reproduction inconsciente de l'imaginaire et du pouvoir occidental, alors que la question nécessiterait, à l'instar des leaders mélanésien, une étude plus approfondie du lien entre production scientifique, trajectoire sociale, actions et positions politiques d'ethnologues.

Il n'en demeure pas moins qu'Éric Wittersheim livre ici un exemple probant d'anthropologie de l'actuel au sein de sociétés océaniques aux prises avec la globalisation. Extraits d'une même thèse de doctorat, l'ouvrage est complémentaire de l'étude du Vanuatu qui concrétise le programme d'ethnographie que propose l'auteur du processus de constitution d'une identité nationale (Wittersheim, 2006), ethnographie de la construction d'une démocratie au quotidien rendue encore plus sensible par le documentaire Grassroots (Wittersheim, 2007) qui aborde le déroulement d'une campagne électorale à Port Vila.

RÉFÉRENCES CITÉES

- ANDERSON Benedict, 1983. *Imagined Communities. Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, Londres, Verso (trad. française, 1996. *L'imaginaire national. Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, Paris, La Découverte).
- CLASTRES Pierre, 1974. *La société contre l'État. Recherches d'anthropologie politique*, Paris, Les Éditions de Minuit.
- GODELIER Maurice, 2010. *Au fondement des sociétés humaines. Ce que nous apprend l'anthropologie*, Paris, Champs-Flammarion (rééd. Albin Michel, 2007).
- WITTERSHEIM Éric, 2006. *Après l'indépendance. Le Vanuatu, une démocratie dans le Pacifique*, Paris, Aux Lieux d'Être.
- , 2007. *Grassroots (ceux qui votent)*, dvd 85 mn, Association Philux (documentaire de 2003).

Benoît CARTERON,
Université catholique de l'Ouest, Angers

- FLUBACHER Christophe (éd.), 2014. *Surréalisme et arts primitifs. Un air de famille*, Lens Crans-Montana et Ostfildern, Fondation Pierre Arnaud et Hatje Cantz Verlag. 334 p., bibliogr., 200 repro. en pleine page et nombr. ill. dans le texte.

La fondation Pierre Arnaud (du nom d'un industriel marseillais, ancien résistant, épris des paysages suisses) s'est dotée en 2013 d'un Centre d'art et d'exposition d'architecture « novatrice », bâti au bord du lac du Louché, dans le Valais, à environ 2 500 m d'altitude. Son emplacement lui fait

limiter ses manifestations aux périodes estivales. La première était consacrée au divisionnisme qui séduisit nombre de peintres suisses de valeur et la

deuxième, qui était ouverte au public du 13 juin au 5 octobre 2014 et dont ce volume constitue le catalogue, prélude, indique son directeur scientifique Chr. Flubacher, à un cycle quinquennal d'expositions visant à « confronter les arts primitifs ou les arts non européens avec les grands courants du vingtième siècle » (p. 10).

Le président de cette fondation, Daniel Salzmann, avance que si « le surréalisme semble à la mode, il ne l'était pas » lors du choix de ce thème d'exposition quelques semestres avant son ouverture et attribue ce regain d'intérêt à « la perte des valeurs que nous traversons, au lendemain de la crise des *subprimes* » (p. 7). L'une des contributrices du catalogue, Sophie Leclercq (« Beau comme la rencontre fortuite d'un veston aphrodisiaque et d'un masque yup'ik », pp. 20-40, ici pp. 37 et suivantes), montre au contraire comment le « regard » surréaliste, il y a déjà plus de quinze ans, a servi d'axe de communication d'abord au chantier du Pavillon des Sessions introduisant les « arts premiers » au Louvre, puis à l'entreprise plus vaste du musée du quai Branly. L'exposition récemment consacrée à Charles Ratton a rappelé l'importance que ce musée continue d'accorder à tout ce qui peut le rattacher de près ou de loin à ce « regard » et aux cautions qu'il espère en tirer.

Entendant explorer ce « regard » et présentant une trentaine d'objets importants du Pacifique sur lesquels on reviendra, l'exposition de la fondation Pierre Arnaud et son catalogue peuvent intéresser les océanistes au moins à ces deux titres. Quoi qu'ait pu écrire Raymond Firth sur l'incapacité des surréalistes à contribuer à la compréhension des arts océaniques (1936 : 30-31), ce sont eux, bien plus que les anthropologues, qui ont appris, d'eux-mêmes et avec d'autres amateurs, à les apprécier et à en faire partager les séductions, à l'encontre de divers goûts dominants qui privilégiaient les expressions artistiques occidentales ou qui mettaient au pinacle celles de l'Afrique noire. Il n'est pas abusif de mettre à leur crédit une large part de l'évolution de la sensibilité publique en faveur des « fétiches d'Océanie » plutôt que « de Guinée » ou au moins à leur égal, pour reprendre les mots d'Apollinaire.

Sous le titre « Arts primitifs », le catalogue reproduit, dans des styles photographiques variés, 110 pièces dont 23 d'Afrique, 29 d'Amérique du Nord, 11 de Mésopotamie, 4 d'Asie du Sud-Est, 12 d'Insulinde et 31 d'Océanie, puis sous le titre « Surréalisme », un nombre supérieur mais moins équilibré d'œuvres d'art moderne et contemporain, dues à 43 artistes, le seul

André Derain étant représenté par 63 petites sculptures de bronze. Chr. Flubacher justifie dans son introduction (pp. 14-15) ce parti pris de séparation ordonnant aussi les deux étages de l'exposition (un niveau étant dévolu aux arts extra-européens, l'autre à l'art moderne occidental), ainsi que le rejet de la dénomination « arts premiers » aujourd'hui en vogue au profit de l'appellation « arts primitifs » contemporaine de l'apparition du mouvement surréaliste. Ce souci de cohérence aurait aussi exigé de retenir un autre sous-titre qu'« Un air de famille » pour cette manifestation et son catalogue, la « famille » et son idéologie faisant précisément partie des cibles visées par les surréalistes : « Elle est crevée la mère Cognac/dansons dansons en rond/sur sa tombe surmontée d'un étron », écrivait Benjamin Péret en 1926¹.

Ces deux chapitres d'images sont précédés de quatre longs essais séparés par trois articles plus courts consacrés à des artistes représentés dans l'exposition (Yves Laloy, Lajos Kassák, Wifredo Lam). Le développement de S. Leclercq, déjà mentionné, « reprend très partiellement des travaux de doctorat publiés en 2010 aux Presses du Réel sous le titre *La Ranson du colonialisme. Les surréalistes face aux mythes de la France coloniale* » (note 1 p. 39), et reformule, en les atténuant, des perspectives et des appréciations passablement éloignées du sujet envisagé. « Chercher à placer le surréalisme comme le découvreur » des arts des Amérindiens du Nord, telle aurait été selon elle (p. 25) l'ambition de poètes devenus voyageurs représentants placiers. Breton se serait livré à un « commerce des objets d'art sauvage », estimé « lucratif » (*ibid.*, sans davantage de preuves que dans les publications précédentes de cette universitaire), en dépit de l'extrême gêne, souvent sans chauffage ni électricité, qu'il éprouva presque constamment entre 1925 et 1940 et qu'ont rapportée de nombreux témoins fiables, tel Nezval en 1936 (1988 : 24-28). Dans l'énumération des premiers artistes occidentaux sensibles aux arts extra-européens (p. 22), il aurait été plus conforme à l'histoire des idées, sans parler de la chronologie, de citer Gauguin avant le groupe dresdois *Die Brücke*, dont les œuvres d'inspiration « exotique » n'eurent guère de retentissement avant leur redécouverte récente, etc.

Le deuxième essai, « Arts extra-européens et révolution dans la photographie surréaliste » (pp. 48-70), est dû à Valentine Plisnier, spécialiste de la photographie et collagiste Hannah Höch (1889-1978) connue des historiens du mouvement dada, mais non de ceux du

1. Marie-Louise Cognacq-Jay (1838-1925) est à l'origine d'un « prix » de la famille nombreuse pour les parents français, non séparés, ayant eu au minimum neuf enfants du même lit, prix aujourd'hui décerné par l'Académie française. On doit à Breton une « définition » non moins explicite sur le même sujet : « Qu'est-ce que le surréalisme ? C'est la beauté de Benjamin Péret écoutant prononcer les mots de famille, de religion et de patrie ».

surréalisme (par exemple Biro et Passeron, 1982). Il y est plus légitimement question de Man Ray et de sa célèbre photographie du visage de Kiki de Montparnasse formant équerre avec un masque féminin baoulé (*Noire et Blanche*, 1926). L'exposition et le catalogue reprennent (p. 14 et 293) une autre de ses photographies sur le même thème, ainsi légendée : « sans titre (Reine Bangwa et Modèle) vers 1934 ». Elle fait partie d'une série bien connue centrée autour d'Adrienne Fidelin, danseuse guadeloupéenne qui partagea la vie de Man Ray à partir de 1935 et qui devint en 1937, avec son concours, le premier modèle « de couleur » à figurer dans les pages du *Harper's Bazaar*, « révolution dans la photographie » de mode et le regard américain que cette exposition aurait dû signaler².

Autre exemple qui intéressera davantage les océanistes, le même article commente un photomontage présenté parmi les œuvres « surréalistes » et servant également d'affiche à l'exposition et de couverture au catalogue, dû à « Tony Saulnier, reporter chez *Paris Match* et collectionneur » (p. 61). Il s'inspire évidemment d'un célèbre texte de Jacques Prévert, « Tentative de description d'un dîner de têtes à Paris – France », reproduit par Breton dans son *Anthologie de l'humour noir* (1939), allusion que ne décrypte pas le catalogue. Sans avoir jamais été « surréaliste », T. Saulnier fut plus précisément collecteur d'objets pour d'autres que lui, à la faveur de « raids » photographiques qui le conduisirent notamment en pays asmat et dans la chaîne centrale de Nouvelle-Guinée et dont il tira des publications destinées au grand public, décrites en leur temps dans le *JSO* (1956, 1960).

Dans le troisième essai « l'Atelier d'André Breton ou le magnétisme des objets », par Ingrid Beytrison-Comina, on apprend que « jusqu'en 1929-1930, alors qu'il est conseiller artistique et culturel du couturier et mécène Jacques Doucet », « Breton bénéficie d'une aisance matérielle » lui permettant d'acquérir « une grande quantité d'objets primitifs » (p. 83). Une note (13 p. 92) précise cependant que Doucet l'a définitivement congédié « fin 1924 ». Il est ensuite question (p. 84) du « roman » (*sic*) *Nadja* et du masque « de Nouvelle-Guinée » qui s'y trouve reproduit, comme si cette cagoule sulka ne se trouvait pas décrite plus précisément dans *Nadja* (p. 183 de l'édition originale) ou dans le catalogue (lot 99) de la vente où Breton vint à s'en séparer, en 1931. « Deux ans avant la guerre, Wolfgang

Paalen et Kurt Seligmann avaient rapporté des objets de Colombie-Britannique », lit-on p. 87, ce qui ne vaut que pour le second, comme en témoigne le mât-totem érigé à l'entrée du musée de l'Homme à partir de 1939 et toujours visible au musée du quai Branly (inv. 71.1992.55.1). Avec sa compagne Alice Rahon et la photographe Eva Sulzer (ignorée de cette exposition), Paalen parcourut la côte Nord-Ouest de mai à septembre 1939, et ce qu'ils y collectèrent rejoignit Mexico, où les artistes s'étaient réfugiés à l'orée de la Deuxième Guerre mondiale (Kloyber, 1993 : 195-203). On lit encore que « le mur d'André Breton » exposé depuis 2000 au Centre Pompidou « est tel qu'il était disposé à la mort de l'écrivain en 1966 » (p. 88), fiction reconnue de tous les spécialistes sérieux ; du reste, Breton n'aurait jamais « disposé » un bouclier asmat la tête en bas³. Autre fiction (p. 90) que cette « pierre trouvée dans le lit de la Durance, titrée, interprétée et datée de 1953 par Breton », puisqu'il y a inscrit au dos « André/Pour Elisa/St-Cirq la Popie/28-8-53 » (Breton, 1991 : 179). À défaut du Lot, mentionner le Saint-Laurent, le Sepik ou la Fly River aurait été moins faux en esprit.

Paradoxalement, c'est la quatrième contribution (« Le Ciel et la Terre », pp. 102-113), pleine de modestie et exempte de prétention scientifique, qui s'approche le plus du sujet envisagé par l'exposition. Interrogé par V. Plisnier, le marchand, collecteur et collectionneur français Edward Klejman se pose la question (contournée dans le reste de ce catalogue) de la prédilection marquée par une majorité de surréalistes, à la suite de Breton, pour les arts océaniques. Comparant les souvenirs que lui ont laissés ses voyages en Afrique et dans le Pacifique (principalement insulaire, pp. 111-112) et s'appuyant sur sa connaissance de leurs arts respectifs, E. Klejman estime qu'il y a plus de « terre » ici et davantage de « ciel » là, ce qui expliquerait que l'Océanie soit « plus subtile », formule qui prolonge certains propos de Breton sans malheureusement les actualiser ou leur donner plus de corps, puisque l'entretien s'arrête là, au moment le plus sensible et peut-être aussi le plus délicat pour cette exposition.

De l'ensemble d'œuvres d'art occidental moderne et contemporain réunies à cette occasion, on observera seulement, puisque tel n'est pas le sujet ici, que plus du tiers des artistes représentés n'a rien à voir, de près ou de loin, avec le surréalisme passé ou présent – sauf par

2. Ady Fidelin est devenue la compagne de Man Ray en 1935 (Cf. Grossman, 2005 : 43-45) ; la sculpture camerounaise avec laquelle elle est photographiée, la « reine Bangwa », entrée en 1990 au musée Dapper (inv. 3343), fut acquise en 1934 par Arthur Speyer II qui la céda à Charles Ratton ; celui-ci la vendit à Helena Rubinstein en 1935 (Cf. LaGamma, 2011 : 284, qui date logiquement cette photographie de 1935).

3. Il suffit de se reporter aux photographies prises par Gilles Ehrmann à la demande d'Élisa Breton deux ans après la mort du poète (Cf. Gracq et Ehrmann, 2003) pour observer ces différences d'accrochage, pouvant aller jusqu'au contresens littéral.

4. Pour son histoire océanienne, son œuvre et sa personnalité, Vae Sylvain, dont un collage figure à cette exposition (p. 310), aurait mérité un des « focus » ponctuant le catalogue. Aux Océanistes peut-être de réparer cet oubli.

décret de commissaires artistiques, de galeristes ou de critiques proclamant « digne héritière d'André Breton » la collagiste contemporaine Coco Fronsac célébrée par cette exposition⁴. Pour ce qui est des objets océaniens exposés et reproduits, il en va de même, avec des légendes propres à faire croire à des forgeries ou à des substitutions, à moins qu'elle ne relèvent de la « morne incuriosité » pointée par Baudelaire. Est-ce un « masque kopar » que la grande sculpture (161 cm, p. 24 figure 2, article de S. Leclercq) du Rietberg Museum, précisément décrite par Alfred Bühler (1969 : 78-79) et d'autres à sa suite comme de style mundugumor ? Quel spécialiste des arts de l'île de Pâques pourrait expliquer ce qu'est une « sculpture Moai Vie » (p. 176 et 323) ? Le lac Sentani aurait-il réussi à se déplacer jusqu'à la « Papouasie Nouvelle-Guinée » actuelle (pp. 195 et 324) ?

Du même point de vue, est-ce bien une « statue de femme assise » (p. 185 et p. 323, 176 cm) que la grande sculpture dansante collectée à Bougainville par Speiser et aujourd'hui au musée de Bâle (Vb 8234) très comparable à un autre objet (Vb 8235) exactement décrit par Christian Kaufmann (1980 : n° 217) comme le sommet d'une « Totenstatue », participant à bout de bras à divers rites relatés par Beatrice Blackwood et plusieurs autres observateurs ? Elle serait constituée de « bois, baobab, plume », ajoute le catalogue, dont les rédacteurs marquent beaucoup d'affection pour l'« écorce de baobab » par eux repérée sur les objets d'Océanie qu'ils reproduisent (pp. 182, 184, 186-187, 323-324), masques baining en tapa peint, totok de Nouvelle-Irlande, etc., venant s'ajouter à un nombre impressionnant de « coquilles d'escargot », sans doute de Suisse ou de la Durance. Tous ces objets issus de grands musées suisses ou allemands ayant fait l'objet de descriptions ou de publications précises et relativement accessibles, on se demande quel apport cette exposition et son catalogue ont souhaité procurer au grand public comme aux spécialistes.

Les raisons ayant présidé à leur choix ne sont pas plus claires. Il ne s'agissait sans doute pas de montrer des pièces ayant appartenu à Breton ou à ses amis, 2 sur 110, la pagaie cérémonielle *rapa* jadis dans sa collection et une statuette *moai papa* un temps possédée par Éluard. Illustrer des types d'objets qu'ils ont célébrés ? On compte 4 peintures sur écorce d'eucalyptus collectées par Karel Kupka en Terre d'Arnhem, 5 sculptures de style korwar, le splendide *uli* du Rietberg Museum, 5 autres belles sculptures de Nouvelle-Irlande, autant du Sepik plus un charme de chasse du Korewori collecté par A. Bühler en 1959 à Amanggabi (« Amanogabi » selon le catalogue, p. 324), un *maro* du lac Sentani qualifié d'« écorce peinte », l'extrémité d'un bâton de

danse tolai, trois masques baining, la sculpture de Bougainville précitée, deux tambours à fente de Malekula, mais aucun « tiki », aucune cagoule sulka à mettre en correspondance avec *Nadja*, *Xénophiles* ou d'autres textes du poète évoquant l'Océanie. Non moins arbitrairement, 6 masques dayak et 6 cuillers sculptées de Timor sont censés représenter toute l'Insulinde.

On peut s'étonner qu'une entreprise s'appuyant sur tant de garanties muséales ou scientifiques et de marchands-experts (membres du comité scientifique p. 355, liste de grands marchands prêteurs p. 356, voir aussi remerciements pp. 16 et 70) « collectionne » une telle série d'approximations, de confusions et d'absurdités. De la part de celles et ceux qui se sont engagés dans ce projet, le manque de familiarité avec les sujets abordés ne peut être invoqué – il était facile à compenser par l'étude, la lecture et la prise en compte d'avis mieux informés. Faut-il en chercher l'explication dans « la perte des valeurs que nous traversons, au lendemain de la crise des *subprimes* », ou dans un défaut d'empathie et de désir de comprendre l'ensemble des enjeux, tant du côté du surréalisme que de ceux des divers arts extra-européens – océaniens en premier lieu – auxquels il a associé ses passions et ses espoirs ? Quoi qu'il en soit, cette exposition et son catalogue resteront comme un florilège d'erreurs à éviter.

RÉFÉRENCES CITÉES

- BIRO Adam et René PASSERON (éds), 1982. *Dictionnaire général du surréalisme et de ses environs*, Paris, PUF.
- BRETON André, 1991. *Je vois, j'imagine. Poèmes-objets*, Paris, Gallimard.
- BÜHLER Alfred, 1969. *Museum Rietberg Zurich. Kunst der Südsee – Art of Oceania*, Zürich, Atlantis Verlag.
- FIRTH Raymond, 1936. *Art and Life in New Guinea*, London-New York, The Studio.
- GAISSEAU Pierre-Dominique et Tony SAULNIER-CIOLKOWSKI, 1956. *Visa pour la préhistoire. Shangrila, la vallée perdue de la Nouvelle-Guinée*, Paris, Albin Michel.
- GRACQ Julien et Gilles EHRMANN, 2003. *42 rue Fontaine. L'atelier d'André Breton*, Paris, Adam Biro.
- GROSSMAN Wendy, 2005. Man Ray's Endgame and other Modernist Gambits, in Johnny Gratton and Michael Sheringham (eds), *The Art of the Project: Projects and Experiments in Modern French Culture*, New York-Oxford, Berghahn, pp. 31-50.
- KAUFMANN Christian, 1980. *Ozeanische Kunst. Meisterwerke aus dem Museum für Völkerkunde Basel*, Basel, Stiftung zur Förderung des Museums.

KLOYBER Christian, 1993. Wolfgang Paalen – Das Abenteuer einer Biographie, in Dieter Schrage (hg.), *Wolfgang Paalen. Zwischen Surrealismus und Abstraktion*, Wien, Museum moderner Kunst-Verlag Ritter Klagenfurt, pp. 181-216.

LAGAMMA Alisa, 2011. *Heroic Africans: Legendary Leaders, Iconic Sculptures*, New York, Metropolitan Museum of Art.

NEZVAL Vitezlav, 1988. *Rue Git-le-Cœur*, La Tour d'Aigue, éditions de l'Aube.

SAULNIER Tony, 1960. *Les Papous coupeurs de têtes. 167 jours dans la préhistoire*, Paris, Éditions du Pont-Royal.

Gilles BOUNOURE

LANOUGUÈRE-BRUNEAU Virginie, 2011. *Des cocotiers, des ignames et des hommes. Un terrain ethnologique au Vanuatu*, Lyon, éditions Kirographaires, 374 p., 1 cartes.

Il existe une tradition d'ouverture de l'expérience ethnographique à un vaste lectorat où, pour l'Océanie, se distinguent, sur la Micronésie *A Pattern of Islands* de « l'immortel » – dixit Henry Maude – Arthur Grimble et dans les Hautes Terres de Papouasie Nouvelle-Guinée *The High Valley* de Kenneth Read.

Au-delà du Pacifique, pour l'Égypte, on peut mentionner *In an Ancient Land* d'Amitav Ghosh, anthropologue devenu écrivain de renom. Quelques francophones émergent de ce genre exigeant, où les réussites sont à la croisée de la littérature et de l'anthropologie maîtrisée. *Nous avons mangé la forêt* de Georges Condominas, Corneille Jest avec *La Turquoise de Vie* et *Il était une fois l'ethnologie* de Germaine Tillon nous ont transportés des hauts plateaux du Vietnam à une vallée de l'Himalaya et en Algérie coloniale. Les meilleurs de ces livres nous font toucher du doigt une anthropologie d'écriture fluide dont la facilité apparente cache une compréhension peu répandue de la langue, des mondes sociaux qu'ils décrivent et de la construction du récit. Le grand public connaît mieux les ouvrages de Nigel Barley, avec son sens de l'humour et sa mise en scène – à la Tom Sharpe – des faiblesses de l'ethnologue et des divers inconforts de sa situation. Cependant nombre des ouvrages

traitant de l'expérience du terrain transpirent l'ennui. Quelques-uns brodent les tensions intellectuelles ou humaines de la démarche d'intercompréhension sur la raideur d'un habit théorique. *Un riche cannibale*, de Jean Monod, prend à bras le corps l'écriture de l'échec et de l'égocentrisme, ce qui en fait un ouvrage pionnier du postmodernisme anthropologique – curieusement méconnu de nos collègues anglo-saxons par ailleurs si férus de ces choses.

Le récit de Virginie Lanouguère-Bruneau intitulé *Des cocotiers, des ignames et des hommes. Un terrain ethnologique au Vanuatu* s'inscrit avec bonheur dans la démarche d'ouverture à un large public de l'expérience du terrain en observation participante. Il présente, d'une part, son expérience d'ethnologue au nord Vanuatu et, d'autre part, la société contemporaine de Mota Lava avec ses relations aux autres sociétés des îles Banks et au reste du monde.

Pour le non-ethnologue, la lecture du livre est rendue attractive par la brièveté de chapitres, parfois thématiques mais jamais jargonnants. Ainsi, le chapitre 11 met en place relations de parenté et de résidence, le suivant les moitiés matrilineaires exogames. Ce que ses prédécesseurs ont appelé « sociétés de grades » et qu'elle nomme avec plus de précision « institutions statutaires » sont évoquées au chapitre 17¹ et les funérailles au dernier chapitre. De larges pans des chapitres 14 et 15 sont dédiés à la culture des cocotiers. Presque toujours, ces thèmes anthropologiques sont amenés à partir d'un incident, d'une rencontre ou d'un déplacement et leurs développements ont toujours un aspect concret.

Le présent ouvrage n'est pas la réécriture de la thèse qui présentait, à partir d'exceptionnelles données de mémoires orales d'interlocuteurs parfois très âgés, le « système ancien » de Mota Lava. Ce travail d'anthropologie historique complète et discute les données et interprétations de R. H. Codrington, W. H. R. Rivers et Bernard Vienne (Lanouguère-Bruneau, 2002). En revanche, *Des cocotiers, des ignames et des hommes* porte sur les pratiques contemporaines. L'ensemble constitué par ce livre récent et la thèse vient ainsi présenter deux époques historiques dans la vie sociale et culturelle des habitants de Mota Lava. Par ailleurs, une partie des articles scientifiques de l'auteur rend compte des transitions ou les bouleversements entre ces deux époques.

Des cocotiers, des ignames et des hommes n'est donc pas une monographie locale ou régionale, ni un ouvrage thématique, ni le fruit de l'importation d'une hypothèse unique forgée

1. Voir aussi le chapitre 14. Un des aspects novateurs de la thèse (2002) de Virginie Lanouguère-Bruneau a été de souligner le rôle-clé des femmes dans ces institutions statutaires réputées exclusivement masculines selon les publications anciennes, voir dans ce livre les pp. 143-145, 262.

dans le creuset des débats universitaires. Son parti pris est d'ouvrir à un large public une expérience ethnographique particulière en accompagnant, parfois pas à pas, l'auteur depuis son arrivée à Port Vila où elle découvre la capitale – ses paysages, son marché, les hôtels plus ou moins luxueux, le désormais célèbre centre culturel –, puis sa quête minutieuse dans les Banks d'un village prêt à l'accueillir, avec sa démarche de chercheuse, jusqu'aux derniers moments marquants de son séjour entre juin 1997 et septembre 1998.

Le livre s'ouvre comme un livre de voyage qui nous permet, avec l'auteur, de parcourir quelques-unes des îles, villes, villages et sociétés du Vanuatu. Ma toute première impression de lecture a été mitigée sur la description de l'arrivée à Port Vila, en raison de certains clichés – vraisemblablement destinés à présenter avec ironie des premiers pas éblouis par un pays connu seulement par les livres. Mais l'évocation de la rencontre avec Robin, jeune français qui parcourt l'archipel en kayak (p. 236) illustre, s'il en était besoin, la différence avec un fabricant de best sellers anglo-saxons qui, lui aussi avec un kayak, a effleuré les îles heureuses de l'Océanie. En suivant son cheminement, à mesure qu'elle s'éloigne de la capitale, que le monde des Banks se déploie (chap. 3-9) et que Mota Lava s'impose comme point focal de l'étude, le texte, son ton, son objet se transforment en même temps que l'auteur, dont la vision comme l'écriture s'affermissent. Les rencontres, les (futurs) amis, la famille d'accueil prennent vie avec toutes leurs dimensions, certaines anecdotiques, d'autres plus formalisées de médiations dans la compréhension détaillée d'un social qui inclut le village, l'ensemble régional, le plan national et les dimensions globales. À commencer par ce fait massif de l'histoire coloniale et du quotidien de l'Océanie : les cours fluctuants du coprah. Sans oublier la queue à l'unique cabine téléphonique du village... une décennie avant le raz de marée des téléphones portables. Et insensiblement, alors que la lecture semble avoir pris sa vitesse de croisière comme relation de voyage et de séjour, les informations ethnographiques se font plus denses (par ex., les divisions des mondes marins et forestier, pp. 162-163 ; les moments de l'horticulture pp. 173-174, 175-176, 182 ; une cérémonie au troisième mois de la première grossesse pp. 163-165, 168-171). Grâce à son fil conducteur, les deux derniers tiers du livre (chap. 10 à 22) mettent en place, avec une simplicité et une facilité apparentes – sans recours aux canons littéraire ou procédés rhétoriques universitaires, ce qui est une des originalités de ce livre –, les données essentielles d'une passionnante ethnographie contemporaine de Mota Lava (et dans une moindre mesure les éléments d'ethnographie ancienne indispensables à leur compréhension).

Toutefois, un peu comme on le fait après un terrain, il faudra à celui qui espère reconstituer la cohérence éventuelle de l'ensemble des données pour les traiter, s'armer d'une volonté (et d'un système) de classement et procéder à une lecture spécifique, accompagnée de celle de la thèse et des articles de Lanouguère-Bruneau.

Ce choix d'écrire un livre « grand public » fait que jamais Virginie Lanouguère-Bruneau n'appuie longuement sur les points qu'elle développe, comme on le fait dans un texte démonstratif. La fluidité, la légèreté, l'ironie qui se dégagent de certaines parties du livre n'en sont pas cependant la marque unique. Comme chez Grimble – mais avec plus de rigueur ethnographique dans leur articulation au temps du séjour –, l'émotion de certains moments est mise en valeur. L'auteur excelle à décrire les petits moments de vacillation du quotidien et les rapporte parce qu'ils sont importants pour la vie et les sentiments de ses interlocuteurs, pas seulement – comme c'est la coutume anthropologique, par exemple chez Tillon ou Read – quand ils le sont pour la compréhension de telle ou telle question anthropologique.

Peu à peu, m'installant dans la lecture, je me suis senti gagné du sentiment qui s'insinue quand je suis au Vanuatu et que je ne saurais définir très précisément – sinon qu'il diffère très sensiblement de celui ressenti au nord de la Kanaky Nouvelle-Calédonie, pourtant si proche à l'aune des espaces océaniques. Toujours avec modestie et souvent avec une ironie voilée, Virginie Lanouguère-Bruneau nous rapproche de sa propre expérience. Sans exhibition stylistique, la réussite est là, en petites touches simples, estompées, qui donnent consistance à des impressions assez banales, décevantes parfois, mais dont longtemps après on sait qu'elles ont discrètement griffé quelque chose du soi. Et ce sont là les ancrages du pays, des paysages, des sons, des fumets, des plantes, des bêtes, des lumières, des vents, et surtout des femmes, des enfants, des hommes qui attachent l'ethnologue au monde qui le passionne.

Avec sa temporalité étirée, le terrain ethnographique en Océanie est bien décrit, mélange dans la vie courante de petits bonheurs et d'un calme ennui, bienvenu pour qui vient d'une grande métropole fiévreuse. Et les longs moments d'attente, ou de réflexions, bousculés par la compacité affairée des actes et moments sociaux tellement significatifs que sont les cérémonies – parfois inattendues, presque toujours en étonnant contraste de densité et d'intensité avec le quotidien.

« Ma première activité consiste à faire ma toilette. Un vrai bonheur : eau froide et saumâtre déversée par une tasse à moitié rouillée, morceau de savon desséché à l'odeur douteuse, cailloux coupants sur le sol,

filet de vent frais qui passe à travers la paroi de bambou tressée... J'avais rêvé depuis des années de venir faire une étude dans un village reculé, oublié, isolé de tout confort et de tout modernisme. J'y suis. Bien fait. La prochaine fois, je penserai à mesurer toutes les facettes de mes rêves... Pourtant une indescriptible légèreté flotte sur le quartier de Wovet. Contagieuse. Rien ni personne ne m'oblige à faire quoi que ce soit. Plus encore je me dois de ne rien faire. La flânerie est depuis peu une activité à part entière au village. Elle permet d'approfondir les relations sociales, de donner du temps à sa famille, à ses amis ou à ceux que l'on souhaite se faire. Les grandes vacances scolaires ont commencé hier soir. Et avec elles, va s'ouvrir une période où les femmes passeront de longues heures dans la cuisine commune à cuire des tubercules dans les grands fours ou bien à jouer aux cartes sur des nattes de cocotier. Les plantations des premiers jardins sont à maturité et le régime de bananes vertes est terminé. » (pp. 227-228)

Les moments scientifiques de mise au clair (provisoire...) des informations glanées dans la journée et les irritants retournements des certitudes que l'on savait enfin atteintes ne sont pas oubliés.

« Le soir, je passe des heures, attablée à mon bureau, assise sur mon banc de bois dur, à me tortiller le postérieur et les méninges pour dénouer les fils obscurs de la parenté. » (pp. 158-159)

Des expériences quotidiennes en pleins et déliés, tour à tour répétitives et imprévisibles – qui pour le coup rapprochent l'ethnologue de ces rares voyageurs qui aiment à longtemps demeurer et prendre leurs aises. Tout cela, que connaissent bien les ethnographes, se met en place, peu à peu, à la lecture du récit de Virgine Lanouguère-Bruneau. S'installe aussi une tonalité particulière qui, elle, me semble caractériser l'auteur, celle d'un optimisme solaire, qui fait écho à celui de certains de ses interlocuteurs des villages des Banks. Le vieil Handry Worek réputé centenaire, Rayle le père adoptif, son épouse Marceline, Demley, Kosnis Alfea l'ami businessman, Taytus Lolo, John et Stella, les premiers professeurs de motlav.

Ainsi, après les auteurs classiques (Codrington, Rivers, Vienne) et sa thèse, qui décrivent l'ancien système social de Mota Lava, ce livre de Virgine Lanouguère-Bruneau complète notre connaissance de cette société en nous permettant – chose rare car les archives ethnographiques de la qualité de celles laissées par ces savants manquent souvent aux débuts de la colonisation – de comprendre les articulations des anciennes manières de faire avec de nouvelles. J'aimerais, au final insister sur le plaisir que ce livre apporte au lecteur, sur son intérêt non seulement pour un large public mais aussi comme contrepoint aux indications rigides des manuels d'enquête de

terrain, utile donc aux enseignants et bien plus encore aux apprentis ethnographes.

RÉFÉRENCES CITÉES

- CONDOMINAS Georges, 1957. *Nous avons mangé la forêt*, Paris, Mercure de France.
- GHOSH Amitav, 1999. *Un infidèle en Égypte*, Paris, Seuil.
- GRIMBLE Arthur, 1981 [1952]. *A Pattern of Islands*, Londres, Penguin Books.
- JEST Corneille, 2001. *La Turquoise de Vie*, Paris, Métailié.
- LANOUGUÈRE-BRUNEAU Virginie, 2002. Le corps de l'igname et le sang de la noix de coco. Le système ancien de Mota Lava (îles Banks – Vanuatu), thèse, Paris, chess.
- MONOD Jean, 1972. *Un riche cannibale*, Paris, 10/18.
- READ Kenneth, 1965. *The High Valley*, Londres, George Allen and Unwin Ltd.
- TILLON Germaine, 2000. *Il était une fois l'ethnologie*, Paris, Seuil, coll Points.

Denis MONNERIE,
Institut d'ethnologie, Université de Strasbourg

- SIMÉONI Patricia et Vincent LEBOT, 2014. *Buveurs de kava*, Port-Vila, Éditions Géoconsulte, 361 p., annexes, bibliogr., très nombreuses cartes et illustrations.

Buveurs de kava présente toutes les caractéristiques d'un beau livre. L'ouvrage est riche en illustrations, comporte de très nombreuses cartes, la mise en page et l'édition sont soignées, reprenant le format inauguré par Patricia Siméoni pour son précédent *Atlas du Vanouatou* (Vanuatu), paru aux mêmes éditions et ayant obtenu le Prix Léon Dewez 2010 de la Société de Géographie de Paris. La réussite éditoriale de sa maquette vient utilement soutenir la densité de son contenu. Derrières les apparences trompeuses d'un coffee table book, c'est bien à un traité scientifique, dense et rigoureux, que nous avons affaire. Cette imposante monographie est consacrée à l'analyse de certains aspects fondamentaux du kava. Elle est le fruit d'une enquête de terrain de longue durée, au terme de laquelle les auteurs ont voulu s'assurer « qu'elle aura servi à enrichir nos connaissances sur la distribution de la civilisation du kava » (p. 137). Nonobstant une littérature

scientifique déjà conséquente sur le sujet, leur pari s'avère largement gagné.

Cette « plante si particulière » (*Piper methysticum*), cultivar stérile indissociable de sa domestication par l'homme, l'est devenue tout spécialement en relation au contexte des îles du Pacifique dont elle est originaire. Son appellation courante est sémantiquement amalgamée au breuvage culturel qui en est tiré. La plante et le jus pressé à partir de ses racines sont ici examinés conjointement dans divers mondes sociaux qui se rapportent à sa production, sa distribution et à sa consommation. L'analyse des données historiques qui se rapportent au kava est méthodiquement rapportée à sa situation contemporaine, à sa qualité d'emblème majeur des diverses sensibilités et expressions d'une modernité océanienne à multiples facettes. À la contribution scientifique que représente l'ouvrage se greffe également une autre finalité sous-jacente, celle d'un memorandum, d'un plaidoyer en faveur du kava. Les auteurs entendent ouvertement réhabiliter son image qui a pu être écornée par les réflexes ignorants de ceux qui tendent à reléguer le kava dans la catégorie des stupéfiants, mais aussi et surtout, le replacer au centre des enjeux économiques et médicaux qu'il représente, après l'interdiction, infondée d'après les auteurs, de sa commercialisation en Europe, suite à des interrogations sur la sécurité des produits pharmaceutiques et nutritionnels qui en sont issus. Au bilan que posent leurs analyses, les auteurs accordent une valeur programmatique.

Les approches retenues, tantôt sur le mode de la vulgarisation, tantôt très spécialisées, sont interdisciplinaires, s'agissant d'une plante qui, à l'échelle des sociétés du Pacifique, relève à l'évidence d'un fait social total. Elles donnent lieu à l'analyse de traits culturels matériels et immatériels, abordent leurs origines historiques et leur distribution géographique, procèdent à l'examen d'éléments de croyance et de pratiques médicinales, de facteurs sociaux, économiques et politiques. La présentation des données biologiques du kava est complétée par celle des techniques agronomiques traditionnelles, pour enchaîner sur les perspectives commerciales et industrielles du présent. L'argumentaire est construit sur la base de trois ensembles de données : le kava dans l'histoire et la culture des sociétés océaniques ; le kava comme marqueur d'identités à différent niveaux sociaux (local/étatique/régional) décrivant plus globalement les contours d'une « culture du kava » ; enfin, les faits les plus déterminants pour l'engagement des auteurs à vouloir redorer le blason du kava aux yeux de la communauté internationale, se rapportent à la « kavaculture », aux moyens de sa production durable et profitable pour les paysans des îles du Pacifique, et donc aux

mesures nécessaires à la moralisation d'un kava business.

La première partie offre un parfait condensé de l'ouvrage. Aux descriptions botaniques du kava succède un tableau d'ensemble de ses nomenclatures, de ses propriétés, de sa domestication probable dans le nord de Vanuatu, son foyer historique, et de sa distribution depuis la PNG jusqu'aux îles Hawaï, qui se confond avec les étapes progressives du peuplement humain du Pacifique. Les effets du kava ne sont pas anodins pour le long processus de sélection que les hommes ont fait subir à ce cultivar à partir de son ancêtre sauvage commun (*Piper wichmannii*). Ses effets, qui vont d'une sensation de légère relaxation à une ivresse kavaïque beaucoup plus sévère, selon les quantités absorbées et selon les types d'usages traditionnels, ont joué un rôle certain dans ses succès de longue date, tout comme dans l'engouement pour ses usages contemporains, notamment dans des îles où leur adoption ne remonte à peine qu'à trois décennies (Aborigènes en Australie, habitants de Nouvelle-Calédonie, Kiribati, Tuvalu). Enfin ces mêmes propriétés de la kavaïne ont stimulé l'utilisation pharmaceutique puis nutraceutique de la plante à une échelle industrielle. Cette présentation s'achève sur une réfutation de l'hépatotoxicité supposée du kava, qui fut le prétexte à un blocage de l'expansion du kava sur le marché mondial.

La partie suivante consacrée à « la civilisation du kava » associe historiquement l'invention du kava à la découverte et au peuplement de la région de l'Océanie lointaine (qui recoupe la partie septentrionale des îles Salomon, Vanuatu, la Nouvelle-Calédonie, la Polynésie) par des groupes de navigateurs identifiés au complexe potier de la tradition Lapita. Un premier chapitre propose une compilation de fragments mythologiques relatifs au kava dans les nombreuses sociétés de la proche et lointaine Océanie. Les auteurs justifient la notion de « civilisation du kava » par l'usage même de cette plante dans de nombreuses cultures du Pacifique ; quand bien même, faut-il ajouter, ce dernier est traditionnellement inexistant chez une bonne partie d'entre elles. Les nombreuses données anthropologiques sur les traditions et les usages, qui visent à démontrer leur unité recourent à un cadre descriptif qui, toutefois, limite l'argumentation sur les raisons de leur diversité. Le « kava rituel » se voit ainsi ancré en Mélanésie en lien avec le culte des morts tandis que le « kava-plaisir » est plutôt vu comme polynésien et placé au centre de dispositifs cérémoniels au caractère politique plus marqué. Les rapprochements opérés entre une « civilisation » et un « peuple » des « buveurs de kava » apparaissent réducteurs, tout comme l'affirmation que dans certains champs d'évangélisation le « radicalisme de la mission,

qui forçait à l'abandon de l'usage en opposant directement Dieu au kava, éleva rapidement le *Nikawa* [appellation du kava dans les langues de l'île de Tanna (Vanuatu)] au rang de Dieu » (p. 108). La très grande diversité des pratiques liées au kava est néanmoins réaffirmée dans l'examen des éléments de culture matérielle qui entrent dans la préparation et la consommation du breuvage (récipients, coupes, filtres). Ces ustensiles sont comparés à la multiplicité des modes d'organisations et de stratifications sociales que comptent ces mondes insulaires. Ces éléments de culture matérielle sont autant de « symboles de cultes religieux, de pouvoir politique, puis [dans la période contemporaine] d'identité culturelle » (p. 136).

La troisième partie constituerait presque à elle seule un manuel d'initiation à l'agronomie du kava. Son cadre d'analyse est celui des pratiques agraires contemporaines au sein de l'économie de marché :

« Pour résumer la situation dans les pays du Pacifique, le développement de la culture du kava fut conduit par les agriculteurs sans le moindre soutien technique ni même financier de la part des agences de développement ou de(s) gouvernement(s). Aujourd'hui le kava semble s'être imposé de fait comme une culture de substitution au coprah, au cacao et au café. Dès lors on ne peut plus vraiment parler d'horticulture du kava, mais plutôt d'une véritable "kava-culture". » (p. 162)

Le devenir économique de la production de kava, en tant que principale ressource locale pour un marché intérieur et débouché substantiel à l'exportation, est finement exposé à partir de l'exemple de la culture du kava sur l'île de Pentecôte, au cœur de la région de domestication initiale de cette plante. Les auteurs concluent cette partie sur un point essentiel :

« Le kava commercial a dessiné une nouvelle géographie des régions, des îles et des archipels par l'émergence de divers nouveaux flux. Le kava a non seulement permis de fixer des agriculteurs, mais il les a forcés à regarder de nouveau vers l'intérieur des îles, où se trouvent les espaces vivriers. » (p. 233)

Après avoir abordé le kava sous l'angle d'une diversité des pratiques, des usages, des mythes, représentations, des effets ressentis de sa boisson, de ses modes de préparation et des pratiques agraires, la dernière partie se concentre sur les différentes qualités de la boisson et sur les facteurs qui les conditionnent : variabilité des crus, des types de cultivars, en fonction des environnements, des terroirs, et leur réception avertie par les consommateurs océaniques. Dans le contexte des transformations modernes du rapport au kava et ses limites, les auteurs accordent une valeur salubre à la formalisation

normative de labels de qualité, à la mise en œuvre « d'appellations d'origine contrôlée » sur la base de facteurs autant naturels qu'humains, afin de réguler et moraliser la production et le commerce du kava. L'amateur de kava qui sommeille en moi, comme en n'importe lequel des centaines de milliers de buveurs dans le Pacifique et au-delà, ne peut que se rallier à cette sage proposition.

Marc TABANI
CNRS-CREDO, Marseille.

CONRU Kevin (éd.), 2013. *Art de l'archipel Bismarck*, textes de Klaus-Jochen Krüger, Bart Van Bussel, K. Conru, Ingrid Heermann, photographies d'Hughes Dubois, Milan, éditions 5 Continents, 328 p., bibliogr., carte, très nombreuses illustrations noir et blanc et couleur.

Les proportions de ce volume sont excentriques sinon tout à fait inédites (362x280x34 mm, 3,4 kg environ). Il faut remonter assez loin dans l'histoire de l'édition pour trouver des exemples approchant dans le domaine des arts océaniques, les albums de Meyer et Parkinson édités par le musée de Dresde (1890 et 1895), ceux de Portier et Poncetton (1930, 1931), ou encore la sélection de photos préfacée par Carl A. Schmitz (1962) et celle de Jean Guiart (1965), de formats légèrement supérieurs, moins épais et plus maniables, mais tous impossibles à ranger dans des bibliothèques à rayonnages standard. Faire exception au titre d'objets eux-mêmes exceptionnels, reproduits avec une qualité et des dimensions également hors du commun, telle semble l'ambition à l'origine de tous ces ouvrages, et du présent volume en particulier.

Voyageur, collectionneur membre de la Pacific Arts Association, K. Conru est avant tout marchand d'art. À côté de catalogues prolongeant ses vitrines, il a suscité des publications moins directement commerciales, notamment trois volumes exploitant un fonds de photographies ethnographiques acquis de la famille d'Hugo Adolf Bernatzik, et plus récemment un « beau livre » consacré aux arts des îles Salomon (2008), naguère décrit dans cette rubrique (ISO 130-131). Il s'était alors attaché la participation de Deborah Waite, spécialiste renommée de ces arts, rôle dévolu dans le présent ouvrage à I. Heermann, autre autorité reconnue pour ses publications, ses expositions et l'ensemble de son travail à la tête du département océanique du Linden Museum de Stuttgart depuis plusieurs décennies (par exemple 2001, 2009).

Contrairement au volume précédent limité à la seule « collection Conru » d'objets des îles Salomon, l'éditeur a fait appel ici à d'autres collectionneurs d'Europe, d'Amérique du Nord et d'Australie – pour autant qu'on puisse identifier les possesseurs actuels des pièces reproduites, qui ne sont pas tous cités dans les légendes pourtant disertes sur le parcours de ces pièces¹, ni dans le reste de l'ouvrage. Une proportion infime (six objets, soit environ 3 % de l'ensemble) venant d'institutions muséales, les lecteurs potentiels se voient proposer le privilège d'approcher de trésors demeurés en mains privées, voire encore inédits. On pourra toujours sourire de cette vieille recette éditoriale, elle n'en est pas moins inusable et doublement efficace, suscitant la curiosité et la satisfaisant assez souvent, jusqu'à procurer parfois des découvertes d'ampleur variée.

Inédits, les objets rassemblés dans *Art de l'archipel Bismarck* sont loin de l'être tous. Nombre d'entre eux avaient été présentés lors d'une exposition bruxelloise fondée sur le même principe d'emprunts à de grandes collections privées européennes, pour figurer au catalogue édité à cette occasion (Herreman 2008, décrit dans le JSO 128). Pour ces pièces, les légendes se sont seulement étoffées, d'une publication à l'autre, de « pedigrees » retraçant tout ou partie de leur circulation une fois parvenus en Occident et suggérant l'ancienneté de leur collecte, sinon de leur fabrication, mais sans les notices dont les accompagnait le catalogue de 2008 et dont la substance est à chercher dans le texte courant. On n'observe malheureusement aucune avancée dans la description même des objets et des matières mises en œuvre, uniformément et paresseusement qualifiées de « pigments », « coquillages », « bois », etc., malgré des différences d'aspect et d'usage largement connues des spécialistes.

Le volume s'ouvre sur un long exposé historique de Kl.-J. Krüger, « Colons, administrateurs, chercheurs et explorateurs. Les campagnes de collecte dans l'archipel Bismarck » (pp. 11-41). L'auteur, collectionneur hambourgeois dont le livre reproduit quelques objets (72 p. 149, 131 p. 215, 158 p. 248), s'y appuie sur les avancées récentes de la recherche germanophone et divers documents d'archives en sa possession. Si son travail donne un assez bon aperçu du « collecting colonialism » allemand, pour reprendre le titre du livre pionnier de Chris Gosden et Chantal Knowles (2001), sa lecture demande quelque patience, du fait de nombreuses inadvertances de composition ou de traduction.

« L'île Mioko » (p. 16) est d'abord située « à l'extrémité sud de la Nouvelle-Irlande » puis, six lignes plus loin, comme il est exact, « dans les îles du Duc d'York », c'est-à-dire moins loin de la Nouvelle-Bretagne, et il en va souvent de même pour les personnages mis en scène. Ainsi des « méthodistes Wesleyan australiens » (sic) qui « arrivent en 1875 » dans ce même archipel sous la houlette de George Brown, resté toujours fier de sa naissance en Angleterre (1908, p. 3). Ainsi du juge puis gouverneur Hahl, d'abord assimilé aux collecteurs et marchands Hellwig et Thiel (p. 22) et rétabli dans ses fonctions officielles deux pages plus loin. Il est abondamment question de la firme Godeffroy et de ses collecteurs (pp. 11-13, etc.) mais c'est seulement à la fin du texte qu'est cité (p. 39) « un marchand du nom d'Umlauff à Hambourg », comme si son rôle n'avait pas été d'importance comparable. Kl.-J. Krüger rappelle à juste titre que l'introduction en 1904 de la capitation (*head-tax*, *Kopfsteuer*, voir Hahl, 1980, p. 112) a accéléré le trafic d'objets d'art dans l'ensemble de la colonie allemande, mais il n'éclaire guère la nature de cette taxe en la dénommant « impôt électoral » (p. 38). À côté de précisions exactes et souvent intéressantes, l'auteur n'évite pas les affirmations gratuites, assurant par exemple que parmi les colons collecteurs d'objets, « seul un pour cent d'entre eux avaient un intérêt réel pour l'ethnographie » (p. 22). Ce chapitre étant dépourvu d'annotations et de sources détaillées (tout comme les photographies anciennes qui l'illustrent), son utilité s'en trouve malheureusement amoindrie.

Lui fait suite une évocation photographique de l'archipel et de ses habitants actuels (Bart Van Bussel, « Mes voyages en Océanie », pp. 42-49), autour de deux festivals, l'un à Tatau (l'une des îles Tabar, que ne situent ni le texte ni la carte ancienne reproduite en tête d'ouvrage) et l'autre en pays baining. Dans « L'art de l'archipel Bismarck et l'avant-garde » (pp. 50-65), K. Conru revient sur un pan bien connu de l'histoire des idées et de la sensibilité occidentales, la passion pour « les fétiches d'Océanie et de Guinée » que développèrent, après Apollinaire, beaucoup de grands artistes du xx^e siècle. Lire, dans le premier paragraphe (p. 51), « Dürer, contemporain de Gilsemans » fait craindre le pire quand on se souvient que le premier est mort en 1528 et que le second, qui accompagna Tasman dans ses voyages, naquit seulement en 1606 (Anderson, 2001, p. 1). Heureusement, les développements consacrés à Emil Nolde, Roberto Matta, Serge Brignoni, Henry Moore et Anthony Caro sont plus solides, quoique

1. Légendes et attributions dans l'ensemble correctes, quoique l'une prétende faire passer le Pirée pour un homme en affirmant d'une coupe sculptée dans la province de Manus, chef-lieu Lorengau, qu'elle a été « collectée par l'officier colonial Lorengau », avec « étiquette de la main de Lorengau, ms. 898 » (33, p. 106 et 107).

forcément sujets à débat dans leurs appréciations et leurs interprétations esthétiques.

Le cœur du livre est constitué par les spectaculaires photographies en pleine page d'H. Dubois, ordonnées selon le même cheminement que le texte d'I. Heermann. Les objets, parfois reproduits plus grands que nature, sont généralement mieux visibles que dans les meilleurs musées, ce qui pourrait contribuer au succès de cette entreprise éditoriale. Conçues et retouchées à l'identique, dans un style où H. Dubois excelle depuis longtemps – arrière-plans gris ou noirs, qu'anime de temps en temps un halo venu d'on ne sait où – ces images dessinent des liens factices entre des objets sans autres rapports entre eux que de s'être retrouvés réunis dans des vitrines de musées ou de collectionneurs les exposant selon les mêmes normes de présentation, d'éclairage, de température et d'hygrométrie, comme on voit au musée du quai Branly et ailleurs. Était-ce ainsi que leurs créateurs et utilisateurs les regardaient et les appréciaient ? Si ce contexte échappe à la reconstitution, ces photographies certainement destinées à en exalter les formes et les couleurs finissent paradoxalement par les faire ressembler à des soldats à la revue que ne distinguent plus que des décorations variées sur leurs uniformes. Ces images sont bien sûr excellentes dans leur genre.

De haute venue et abondamment annoté quant à lui, le long texte d'I. Heermann (« Traditions artistiques de l'archipel Bismarck », pp. 66-317) ne manquera pas d'intéresser amateurs et spécialistes. Sa première section, « Découverte de la région » montre ce qui en fait la cohérence au-delà des quelques décennies de présence coloniale allemande lui ayant imposé ce nom. La section suivante, « Art et ethnographie », s'attache au développement historique des connaissances occidentales sur les arts et les sociétés de l'archipel pour en souligner les tâtonnements et les limites qui lui font conclure, dans un paragraphe « plein d'usage et raison », par un de ces conditionnels qu'on nomme « potentiel » :

« La complexité des formes et des variantes, et les principes directeurs employés dans la création d'œuvres d'art pourraient nous aider à comprendre ce qui est en jeu dans ces sociétés et ces cultures prétendument plus simples. » (p. 83)

Suivent des exposés consacrés aux îles de l'Amirauté, aux îles occidentales et Saint-Matthias, à la Nouvelle-Bretagne et enfin à la Nouvelle-Irlande. Selon le principe de ce type d'ouvrage, le texte mêle connaissances générales, citations de documents significatifs et commentaires des objets reproduits, de sorte que sa lecture s'apparente à une visite guidée, menée par l'une des meilleures spécialistes et analystes de ces arts. Le plus remarquable est qu'elle anime

ces exposés documentaires en évoquant les hypothèses les plus sérieuses dont ces traditions artistiques et rituelles ont fait l'objet. Pour ne citer qu'un seul exemple, ses pages consacrées aux îles de l'Amirauté rappellent les convergences qu'elle avait déjà signalées avec les traditions micronésiennes (Heermann, 2002) mais aussi les conjectures de Christian Kaufmann sur un ancien fond austronésien expliquant l'attachement aux aménagements et aux constructions en hauteur du type plateforme (2002 : 49-50). Toute cette partie du livre – un peu plus des trois quarts de la pagination – est parfaitement réussie. Elle suffit à justifier l'édition de ce *coffee table book* de luxe, dont il faut espérer que le format et le poids ne décourageront pas les lecteurs de se plonger dans l'excellent texte d'I. Heermann.

RÉFÉRENCES CITÉES

- ANDERSON Grahame, 2001. *The Merchant of the Zeehaen. Isaac Gilsemans and the voyages of Abel Tasman*, Wellington, Te Papa Press.
- BROWN George, 1908. *Pioneer-Missionary and Explorer. An Autobiography*, London, Hodder and Stoughton.
- CONRU Kevin et Deborah WAITE, 2008. *Trésors des îles Salomon. La collection Conru*, photographies de Hughes Dubois, Milan, Éditions 5 Continents.
- GOSDEN Chris and Chantal KNOWLES, 2001. *Collecting Colonialism. Material Culture and Colonial Change*, Oxford, Berg.
- GUIART Jean, 1965. *Nouvelles-Hébrides*, Auvers-sur-Oise, Archée éditeur.
- HAHL Albert, 1980. *Governor in New Guinea*, edited and translated by Peter G. Sack and Dymphna Clark, Canberra, ANU Press.
- HEERMANN Ingrid (hrsg), 2001. *Form Farbe Phantasie. Südsee-Kunst aus Neubritannien*, Stuttgart, Linden-Museum/Arnoldsche.
- , 2002. Seen in a Wider Perspective : the art forms of the Admiralty Islands, in Christian Kaufmann, Christin Kocher-Schmid and Sylvia Ohnemus, *Admiralty Islands. Art from the South Seas*, Zurich, Rietberg Museum, pp. 92-98.
- (hrsg), 2009. *Südsee-Oasen, Leben und Überleben im Westpazifik*, Stuttgart, Linden-Museum.
- HERREMAN Frank (éd.), 2008. *Océanie. Signes de rites, symboles d'autorité*, Bruxelles, ING-Fonds Mercator.
- KAUFMANN Christian, 2002. Arts of the Admiralty Islands : long overlooked, and more com-

plex than most observers believe, in Christian Kaufmann, Christin Kocher-Schmid and Sylvia Ohnemus, *Admiralty Islands. Art from the South Seas*, Zurich, Rietberg Museum, pp. 42-52.

MEYER Adolf Bernhard, 1889. *Masken von Neuguinea und dem Bismarck-Archipel*, Königliches Ethnographisches Museum zu Dresden, vii.

MEYER Adolf Bernhard und Richard Parkinson, 1895. *Schnitzereien und Masken vom Bismarck-Archipel und Neu-Guinea*, Publicationen aus dem Königlichen Ethnographischen Museum zu Dresden, x.

PORTIER André et François Poncetton, 1930. *Les Arts sauvages. Océanie*, Paris, éditions Albert Morancé.

—, 1931. *Décoration océanienne*, Paris, A. Calavas.

SCHMITZ Carl A., 1962. *Ozeanische Kunst. Skulpturen aus Melanesien*, « *Akanthus*-Buchreihe zur Geschichte der Skulptur », München, Verlag F. Bruckmann.

Gilles BOUNOURE

BOULAY Roger et Emmanuel KASARHÉROU (éds), 2013. *Kanak. L'art est une parole*, Paris-Arles, musée du quai Branly-Actes Sud, 340 p., carte, bibliogr., index, très nombreuses illustrations noir et blanc et couleur.

Signalé rapidement dans les colonnes du précédent JSO, cet épais volume, digne catalogue d'une exposition jugée, par la plupart des spécialistes et des profanes, intelligente, impressionnante et réussie appelle aussi quelques développements en tant qu'ouvrage de conception

originale, tendant à apporter des solutions neuves à des questions anciennes ou classiques. Présentée du 15 octobre 2013 au 26 janvier 2014 à Paris (avant de gagner Nouméa du 15 mars au 15 juin, malheureusement dans une « version allégée ») et réunissant un nombre inégalé d'objets et de documents (plus de 300), l'exposition tirait un parti judicieux tant des espaces du musée du quai Branly, qui en semblaient comme agrandis, que des pièces sélectionnées, montrées tantôt dans des aménagements rappelant leur contexte d'origine, tantôt dans des ambiances plus nettement artificielles ou dramaturgiques, convenant certainement aux masques présentés en nombre, moins à la douzaine de *jovo* ou

tale (parements de chambranle de grande case) accueillant les visiteurs à l'entrée, réunion néanmoins efficace pour ce qu'elle avait de saisissant d'emblée. Beaucoup de sculptures frappaient par leurs dimensions ou leur qualité, les panneaux explicatifs étaient denses et bien conçus (à l'instar de celui illustrant « l'année igname »), et le public était souvent moins attiré par les objets exposés que par les vitrines leur mettant sous les yeux une documentation ancienne très abondante, dont il pouvait relever les traits cocasses, ridicules ou odieux. Donnant son sens le plus actuel à cette exposition tournée vers le passé, l'évocation finale de Jean-Marie Tjibaou résonnait comme un juste tribut à l'initiateur du renouveau de la culture kanak et de la mise en valeur de son patrimoine artistique.

Conçu et rédigé pour l'essentiel par R. Boulay et E. Kasarhérou, avec des contributions d'Alban Bensa, Calixte Hênêké, Céu Pwannin, Jean-Claude Rivierre, Patrice Godin, Paul Matharo, Élise Patole-Edoumba, Mario Mineo, Cécile Mouillard et Anna Paini, le volume édité à l'occasion de l'exposition n'en constitue pas à proprement parler le catalogue, fait déploré par divers amateurs l'ayant acquis ou étudié. Si tous les objets et documents reproduits ne figuraient pas dans les vitrines du musée du quai Branly – ce qui est habituel dans ce genre de circonstances –, diverses pièces exposées ne se retrouvent pas dans l'ouvrage, en dépit de leur importance plastique, sociale ou symbolique, à l'instar de plusieurs bâtons à fouir ou de la planche à rêver du musée de Nouméa qui voisinait – dans une salle un peu trop sombre – avec des sculptures rattachées à « l'art funéraire ». Se référant au catalogue de l'ancien Musée national des arts africains et océaniques, déjà dirigé par R. Boulay et E. Kasarhérou (1990), les mêmes lecteurs critiques relevaient l'absence, dans la publication de 2013, de poteries, de Calebasses, de peignes, de pierres sacrées et de maints autres types d'objets susceptibles de donner une image plus complète de la vie traditionnelle kanak. Mais si les expositions résultent de compromis entre des contraintes et des aléas de tous ordres, il n'en va pas différemment des publications qui les accompagnent, et il est concevable que l'éditeur ait imposé des limites à ce volume déjà très richement illustré et documenté.

Le principe adopté par ses maîtres d'œuvre consiste à mettre en regard des « visages » du monde kanak et leurs « reflets » occidentaux, les premiers conçus et présentés par E. Kasarhérou, les seconds par R. Boulay, formant ensemble les neuf chapitres de l'ouvrage. À « *No, le Verbe et la Parole* » (pp. 16-65) répond ainsi « *L'invention : la découverte* » (pp. 66-83), à « *Mwârô ma mwâeiri, la Grande Maison et son pays* » (pp. 84-131) fait écho « *L'inventaire : la mission et la science* » (pp. 132-163), « *Mwa*

ma m'ëu, le taro et l'igname » (pp. 164-187) a pour réplique « La colonie et son imagerie : l'humiliation » (pp. 188-217), et à « *Bèmu ma rhee*, les ancêtres et les génies » (pp. 218-283), fait suite « De canaque à kanak : l'image retournée » (pp. 284-289). « *Kāmō ma vibéé*, la personne et ses liens » (pp. 290-324), qui forme le cinquième « visage », précède la conclusion d'E. Kasarhérou, « Patrimoine kanak dispersé et culture kanak » (pp. 324-329) retraçant l'histoire de l'enfouissement et de la renaissance de « la mémoire kanak ». L'ampleur variable de ces chapitres tient surtout au nombre d'illustrations les accompagnant (une douzaine de pleines pages pour les flèches faïtières, presque autant pour les masques, etc.).

L'une des nouveautés de cet ouvrage, qui explique son plan « dialogique » reprenant un principe fort ancien – celui des chants amœbées de Théocrite ou des jeux partis des troubadours, pour ce qui est de l'Occident –, et qui pourrait avoir conduit à en exclure certains types d'objets traditionnels kanak, est la part considérable qu'il consacre à l'occupation coloniale et aux mises en scène dont elle s'est accompagnée, spécialement lors de grandes expositions parisiennes (1889, 1900, 1931), mais aussi dans une multitude d'autres occasions dont l'étude n'a été entreprise que depuis deux décennies, avec la redécouverte des scandaleux « zoos humains ». Tel est à peu près aussi le temps qu'a employé R. Boulay à explorer l'imagerie coloniale des mers du Sud et ses principaux ressorts, comme en témoignent les expositions ou les publications qu'il leur a consacrées, depuis « Kannibals et Vahinés » (2001) jusqu'à « Hula, hula, pilou pilou » (2005) et « Tarzan ! ou Rousseau chez les wasiri » (2009). Sous la plume de Sylviane Jacquemin, le catalogue de 1990 (pp. 235-237) évoquait ces expositions parisiennes en quelques paragraphes factuels, sans pouvoir suggérer l'influence de cette imagerie sur la sensibilité de l'époque. De ce point de vue, le présent ouvrage marque une évolution des esprits que les travaux précités de R. Boulay ont heureusement encouragée.

Quoique certains d'entre eux apportent des éclairages renouvelés ou même inédits, on ne saurait énumérer ici les articles courts enrichissant les chapitres principaux, à propos de grands chefs (Mindia Néjà, Nidoish Naisseline, Atai, Bwarat, Aman), de voyageurs ou d'ethnographes (Meryon, Tardy de Montravel, Glaumont, Giglioli, Leenhardt, etc.) ou encore d'objets examinés isolément (« Le linteau de Marius Archambault », « La hache de la mission de Pouébo », « La statuette du père Lambert »). Il convient plutôt de souligner les efforts d'E. Kasarhérou et de R. Boulay pour démêler ou dépasser les incertitudes et les controverses entourant depuis longtemps des groupes d'objets emblématiques de la culture

kanak, masques, flèches faïtières, parements de chambranle, « haches ostensoirs » en particulier. De ces dernières (« La hache ronde, dite hache-ostensoir », pp. 40-52, et « haches-ostensoirs et porte-lames », pp. 53-65), ils s'accordent à penser qu'il s'agissait « d'objets de prestige sans fonctionnalité autre que de mettre en valeur le disque de pierre » verte, suggérant, contre Sarasin (2009 [1929] : 144), de possibles « influences venues de Polynésie » (note 11 p. 64). Telle était déjà l'hypothèse examinée par Éliane Métais (1952 : 145-146), travail qu'il n'aurait pas été inutile de discuter. Dans le développement qu'il consacre aux *jovo* ou *tale*, sans pouvoir reproduire plus de deux des superbes pièces exposées (pp. 272-275) ni étudier l'éventualité d'une ornementation polysémique (voir un état de la question dans Zelz, 1995 : 23), R. Boulay reprend et amplifie l'interprétation qu'il esquissait en 1990 :

« Le chambranle est taillé dans un bois-cadavre au cœur décomposé que l'on a substitué à l'homme-cadavre déposé dans la forêt. Il est représenté dans la sculpture par un corps engoncé dans une natte formant les motifs géométriques du bas, le visage noirci dépassant de son empaquetage. » (1990 : 126)

Il estime aujourd'hui que cette lecture offre également le moyen de distinguer les *jovo/tale* les plus anciens :

« Il apparaît, grâce au corpus rassemblé au cours de nos inventaires, que les sculptures les plus anciennes dans l'ordre de la collecte pourraient être regroupées dans un ensemble que j'appellerais "Les dormeurs". Elles sont en effet caractérisées par un visage serein, aux yeux fermés, rappelant le regard intérieur du Bouddha. Les œuvres les plus récentes, qui ont toujours les yeux ouverts, n'évoquent plus la quiétude du défunt immobile. » (2013 : 274)

Pour les masques (pp. 232-246), s'appuyant sur un corpus de 163 exemplaires et de nombreux examens de laboratoire, E. Kasarhérou est parvenu à une typologie simplifiée, distinguant un premier groupe ancien, à nez droit et physionomie réaliste, comme celui que rapporta La Billardière du voyage d'Entrecasteaux, un deuxième groupe de « masques aux reliefs puissants et au large sourire pourvu de lèvres et de dents », dont les plus vieux sont encore de « facture prémétallique », et un troisième correspondant aux objets les plus tardifs et caricaturaux, d'époque « post-contact » ou coloniale. Ces examens ont également révélé des traces de modification sur certains spécimens anciens, suggérant qu'ils étaient conservés pour de nouvelles utilisations. Reprenant la question des flèches faïtières dans un dossier très nourri (pp. 100-118) et dépassant de loin ce qu'il en avait écrit antérieurement (1990 : 114-118), R. Boulay propose de chercher leur origine et

le développement de leur ornementation dans le motif de l'interdit, bouchon de paille noué en boucle autour d'une perche, qui se retrouve sur les peignes, les spatules à igname, et ces sculptures autrefois dénommées « tabous ». Quoique de moindre portée, les développements qu'il consacre aux « sagaies ornées » (pp. 258-271) et aux « figurines funéraires » (pp. 276-279) intéresseront les spécialistes des arts océaniques, tout comme à d'autres titres, ceux que réservent E. Kasarhérou et A. Paini respectivement à « la monnaie de perles de coquillage » (pp. 302-313) et au « "Chemin des richesses" des femmes » (pp. 314-317). S'il ne remplace pas totalement (par exemple sur les sujets qu'il omet) l'excellent catalogue de 1990, *Kanak. L'art est une parole* s'impose évidemment comme une référence indispensable.

RÉFÉRENCES CITÉES

- BOULAY Roger (éd.), 2001. *Kannibals et Vahinés. Imagerie des mers du Sud*, Paris, Réunion des musées nationaux.
- , 2005. *Hula, hula, pilou pilou, cannibales et vahinés*, Paris, éditions du Chêne.
- , 2009 a. *Tarzan !*, Paris, Somogy-MQB.
- , 2009 b. *Le vaste monde de Tarzan, abécédaire*, La Talbotière, éditions de l'Étrave.
- MARCHAL Henri, Roger BOULAY et Emmanuel KASARHÉROU (éds), 1990. *De jade et de nacre. Patrimoine artistique kanak*, Paris, Réunion des musées nationaux.
- MÉTAIS Éliane, 1952. Hypothèse sur l'origine de la hache ostensor néo-calédonienne, *Journal de la Société des Océanistes* 8, pp. 137-148.
- SARASIN Fritz, 2009 [1929]. *Ethnographie des Kanak de Nouvelle-Calédonie et des îles Loyauté*, traduction et notes de Raymond Ammann et Bernard Gasser, Paris, Ibis Press.
- ZELZ Caroline Eliot, 1995. *Masken auf Neukaledonien*, Münster, Lit Verlag.

Gilles BOUNOURE